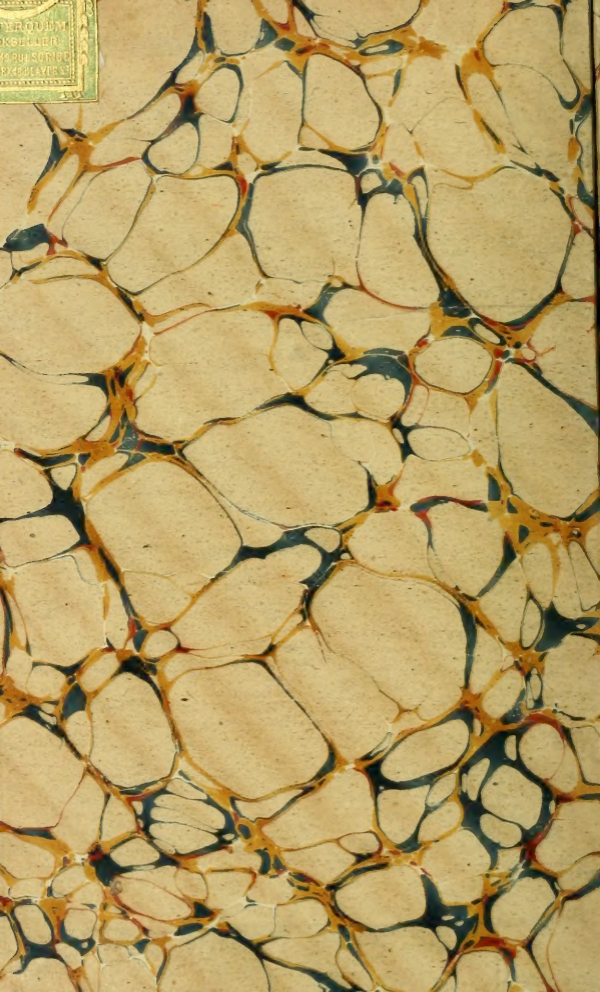
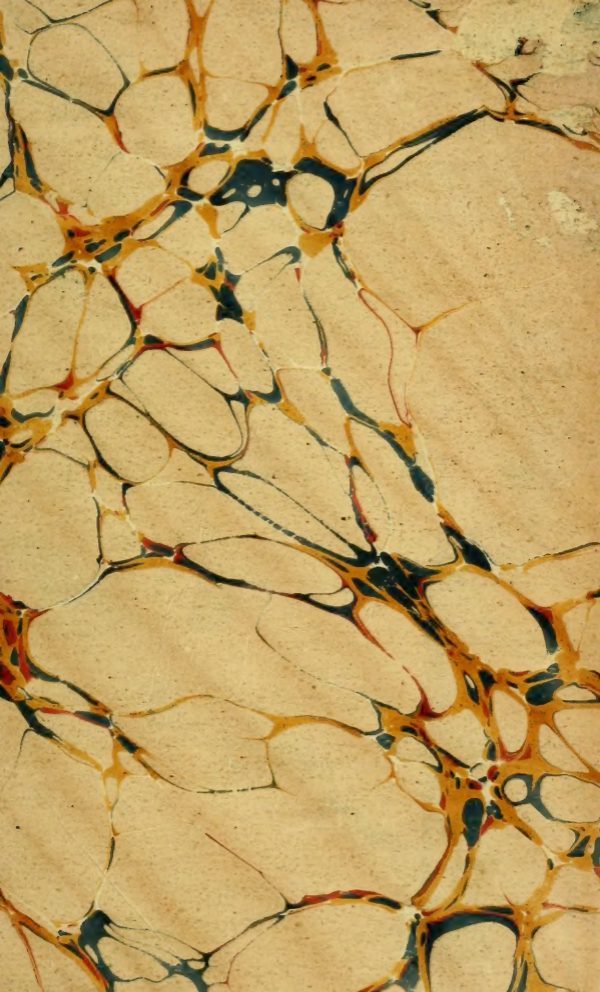


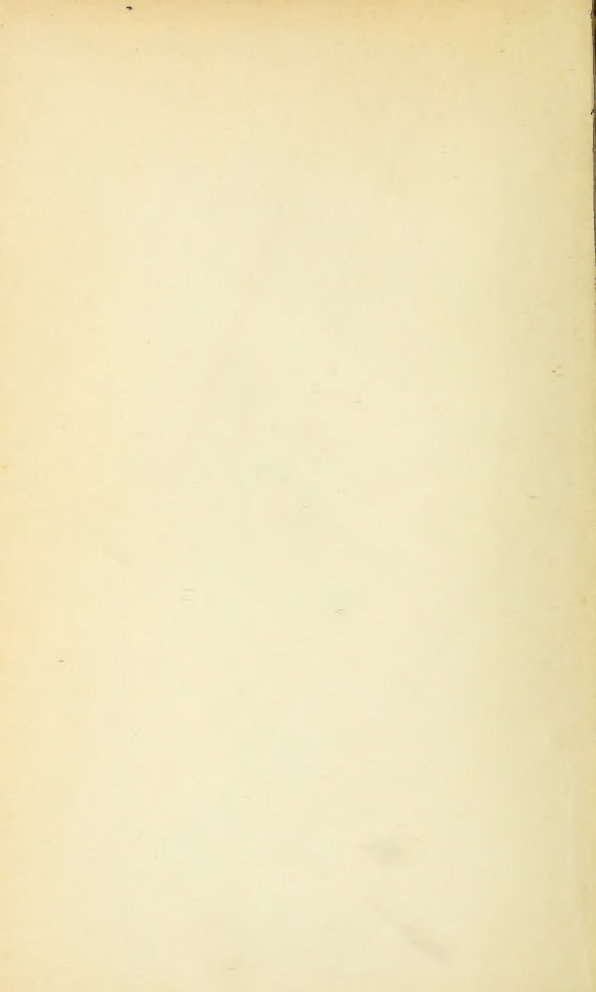



3 1761 07988030 8

THOMAS
KESLER
BOOKSELLER
100 N. 3rd St.
PHILADELPHIA









Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

FRANCE DARGET

Les Matinales

POÉSIES



PARIS (VI^e)

LIBRAIRIE GÉNÉRALE ET INTERNATIONALE

G. FICKER

4, RUE DE SAVOIE, 4

—
1909

Les Matinales

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

- Premières Poésies**, un volume in-12, à 1000 ex. (Épuisé).
Poésies Nouvelles, précédées de *Premières Poésies*, un volume in-18, 3^e mille **2 fr.**
Ode à Victor-Hugo, brochure. (Épuisé).
Défense des « Oberlé », brochure. (Épuisé).

A PARAÎTRE

La Cité sur les Eaux, drame préhistorique en cinq actes en vers.



FRANCE DARGET

d'après une aquarelle de M^{me} MARIE BUREAU

FRANCE DARGET

Les Matinales

POÉSIES



17074
0 7/11

PARIS (VI^e)

LIBRAIRIE GÉNÉRALE ET INTERNATIONALE

G. FICKER

4, RUE DE SAVOIE, 4

1909

PQ

2607

ASTM3

AVERTISSEMENT

Depuis que Sully-Prudhomme, en 1900, présenta au public français une poétesse de treize ans si extraordinairement douée qu'il écrivait : « Je ne puis revenir de mon étonnement!... » les enfants-prodiges, en dehors évidemment de toute valable caution, se sont multipliés. Et nous avons vu paraître nombreusement d'aimables devoirs de rhétorique qui n'avaient de prodigieux, à côté des accros à la langue française, que la grande innocence de ceux qui les publiaient, ou qui tentaient de les répandre.

Ces tentatives, d'ailleurs, n'ont pas troublé le public. Et France Darget, de qui Sully-Prudhomme écrivait encore : « C'est un *devoir* pour elle de cul-

tiver sa vocation poétique », — France Darget, disons-nous, est restée pour tous l'espoir de la génération ascendante.

L'apparition, en 1903, de ses *Poésies nouvelles* avait montré, en effet, que la jeune poétesse se développait superbement, à l'encontre de tant de « prodiges » sans consistance. Quelques-uns de ses poèmes de quinze ans, comme *Panthères*, sont d'une profondeur d'esprit, d'une noblesse de passion, d'une pureté de langage et d'une *puissance* d'ordonnance qui ne se retrouvent que dans les vrais grands poètes.

Dans la belle pléiade de jeunes femmes lyriques, qui apparaîtront peut-être, un jour, comme le joyau littéraire de notre temps, France Darget prenait immédiatement une place à part, par la grandeur de l'imagination, la qualité de l'intelligence et des sentiments. Aux unes, on a déjà reproché, et on reprochera sans doute davantage de s'attacher trop exclusivement à l'expression de leurs instincts les moins nobles, de leurs penchants de femmes un peu folles de leurs corps et de leurs cœurs.

Celle-ci au contraire sait s'élever, et nous entraîner avec elle, aux passions les plus hautes, aux

idées les plus belles, à tout ce qui ennoblit la femme et avec elle l'humanité.

Mais, dira-t-on, tout poète doit parler selon sa nature même. Il n'y a de vrai en poésie que l'expression directe et sincère d'une âme. Sans doute, et cela nous fait penser que l'âme de notre poétesse est d'une matière si pure, si délicate et en quelque sorte si parfaite qu'il n'en sort jamais que de purs échos. C'est ainsi, peut-on croire, qu'est faite l'âme des grands poètes.

Les Malinales, que nous présentons aujourd'hui au public, sont comme un nouveau développement, une marche vers la plénitude du talent de France Darget — talent si vraiment supérieur, qu'après avoir conquis gracieusement le public, il a forcé l'admiration des auteurs et des critiques les plus sévères.

N. de l'E.

A Christian

*Christian, n'es-tu pas né par une nuit étrange
Où passait sur le monde un biblique ouragan ?
Et dans ce vaste émoi l'aile de quelque archange
T'avait-elle marqué de grâce, et de néant ?...*

*O matin ! L'eau d'un lac était dans ta prunelle...
Ton front de lisse agale avait des cheveux blonds,
Et quelque aube semblait demeurer, irrédelle,
Dans ta chair lumineuse aux menus gestes prompts.*

*Tu n'avais qu'à sourire, ô mon petit prophète,
Pour que l'on soit, d'un Dieu de beauté, convaincu,
Et la vie, ainsi qu'un vase d'or, était prête
A recueillir ton cœur, toi qui n'as pas vécu !...*

*Tu dors maintenant, seul et calme comme un sage,
Sur le plateau d'où montent l'if et le fusain.
Tu dors, mon bien-aimé, sans peur et sans mirage,
Ma robe sur tes yeux, mes cheveux dans la main...*

*Va donc ! — Un parfum flotte en les heures muettes
Du bouquet bleu semé sur la neige, là-bas...
Hélas ! hélas ! Doux fiancé des violettes,
Un printemps fleurira que tu ne verras pas !*

*Mais moi qui t'ai donné mon sang, et puis mes larmes,
Je veux que vive, au son de ton nom triste et froid,
Le songe de ta forme et l'émoi de tes charmes,
Et que le Rêve ami t'accueille, — et c'est pourquoi*

*J'offre à ta tombe, pure entre toutes les tombes,
Ces MATINALES, où battent mes jeunes ans,
Comme les Grecs posaient du lait et des colombes
Sur la terre où s'en vont les tout-petits enfants...*

Paris, 3 mars 1909.



La Chimère

Enfant qui passas, un jour, en ces lieux,
J'ai voulu revoir ta beauté royale.
J'ai cherché tes yeux dans notre ciel pâle,
Mais l'azur m'a dit : « Ils étaient plus bleus. »

Brûlé d'un amour prompt comme la flèche,
J'ai cherché ta voix éteinte aux échos
Parmi tous les chants de toutes les eaux...
Les sources m'ont dit : « Elle était plus fraîche. »

Errant dans les bois au deuil des saisons
J'ai comparé, fauve et lente couronne,
L'or de tes cheveux à l'or de l'automne.
Les feuilles m'ont dit : « Ils étaient plus blonds. »

Alors épuisé, las, l'âme saisie
Du désir qui doit ne mourir jamais,
J'ai voulu savoir qui je poursuivais,
Et les vents du soir m'ont dit : « *Poésie !...* »

Complicité

Puisque tu ne veux rien comprendre, ô jeune fille,
Des silences sans causes et des mots dits plus bas,
Puisque, si ma main frôle un instant ta mantille,
Je frémis d'un frisson que tu n'aperçois pas,

Puisque ton cœur, ainsi qu'une coupe remplie,
M'attire et m'épouvante, et puisqu'il faut enfin
Que tu m'aimes demain ou bien que je t'oublie,
Car chaque jour grandit ma fièvre et ton dédain,

Nous irons, — pour que l'un de nos secrets y meure ! —
Dans ces bois où, cherchant en vain le val qui fuit,
Un couple d'amoureux peut se perdre à toute heure,
Car l'aube y met la brume et le couchant la nuit.

Je les connais. Ils sont ma première conquête.
Mon enfance a couru sous ces arbres heureux,
Et, vois-tu, bien avant qu'on m'appelât poète,
J'ai fait des vers d'amour et les ai faits pour eux.

Quand ils me reverront, pâle de mon martyre,
Une surprise tendre inclinera leur front,
Et je ne dirai rien du mal qui me déchire,
Mais je te montrerai dans l'ombre. Ils comprendront.

Oh ! quel délire alors ! — Du chêne à la jusquiame,
Comme l'ordre secret courra, vif et subit !
Comme tout s'entendra pour t'émouvoir, ô femme,
Les fleurs ayant l'abeille, et les oiseaux le nid.

Il te faudra subir le vent, et ses poèmes...
Si tu veux fuir, la ronce arrêtera tes pas,
Et la forêt mettra tous ses parfums suprêmes
Dans l'herbe de hasard que tu respireras.

Tu souriras d'abord de ce luxe prodigue.
Tu diras : « Ce bosquet perdu joue au maquis ! »
Puis ta gaieté fuira quand viendra la fatigue,
Et ton cœur lentement se sentira conquis.

Moi, je serai distrait, dur, et sans politesse.
Je mettrai tous mes soins à paraître guéri ;
Je fermerai mes yeux pour cacher leur ivresse
Et je te parlerai botanique, et sanscrit.

Si tes cheveux sont pris aux bas rameaux d'un frêne,
Calme, je dénouerai le réseau transparent,
Et comme il te faudra traverser la fontaine
Je te tendrai la main d'un air indifférent.

Et là, tandis que l'eau, miroir brutal et grave,
Te dira qu'à ta grâce un jeune appui convient,
J'aurai l'âpre fierté de sentir, moi l'esclave,
Ton bras ému trembler comme a tremblé le mien.

O force de l'été ! — La nature vivace
T'enivrera d'amour sans jamais s'épuiser,
Et dans mon bois joyeux nul ne te fera grâce
De son parfum, de sa chanson, de son baiser !...

Et quand enfin, très lasse et prise d'épouvante,
Et sans savoir pourquoi m'appelant par mon nom,
Tu me diras : « Sortons d'ici. La nuit augmente. »
Moi, si lâche toujours, je te répondrai : « Non ! »

Et je t'emmènerai dans l'agreste prodige,
Et brisant tout à coup mon cœur tumultueux
Je te réciterai ces vers, comme un vertige,
Ma bouche à ton oreille et mes yeux dans tes yeux.

O femme ! il faudra bien alors que tu répondes !
Et quel que soit le mot que nous t'arracherons,
Je sortirai calmé de ces feuilles profondes,
Sachant ton âme tendre ou ton cœur sans frissons.

Et, pour avoir compris jadis la solitude,
J'aurai demain, dur sphinx enfin déconcerté,
Connaissant ton amour ou ton ingratitude,
Si ce n'est le bonheur, conquis la liberté !

Tombales

Elle aimait un beau uhlan
Et mourut, vierge aux mains closes...
— Donnez-moi du marbre blanc
Teint de veines roses.

Elle eut un doux enfant clair
Qui prit sa vie, et qui tremble...
— Donnez-moi du marbre vert
Plein de lait, il semble.

Elle était veuve au manoir
Fermé de l'aube à la brune.
-- Donnez-moi du marbre noir
Sans nuance aucune.

Et la pécheresse encor,
Qu'en fera-t-on ? Voici l'heure...
— Donnez-moi du quartz, où l'or
Quelquefois demeure.

L'Insecte-feuille

A Robert Chauvelot.

Au printemps, quand Ceylan mire au flot des cédrats,
L'insecte dont le corps à la feuille est semblable
Apparaît, et l'on croit, tant il passe, innombrable,
Voir voyager des frondaisons de daturas.

Où va-t-il ? Il poursuit quelque éternel *là-bas* !...
Mais, végétal errant, le sort natal l'accable :
Lentement, comme sèche au loin l'arbre immuable,
Il se flétrit... Puis quelque jour d'automne, hélas !

Veuf de son rêve, il tombe, et l'herbe le recueille,
Et parmi l'or gisant où pourrit chaque feuille
Nul ne sait qu'il avait une aile, et qu'il chantait.

— Mais il garde en son cœur, mort fragile qu'on foule,
L'orgueil d'avoir choisi l'azur divin qui roule
Plutôt que l'humble route où le vent le portait.

1^{er} août 1909.

Les Mandarines

A ma tante, Mme Maurice Maillot.

Elle adorait les mandarines,
Et, gourmande, elle voulut voir
Quel soleil aux clartés divines
Là-bas, les prenait pour miroir.

Voyager seul était morose.
Dans une tendre et jeune main,
Sans crainte, elle mit sa main rose :
Ils partirent deux un matin.

Bientôt, dans ses palmiers d'Afrique,
Alger-la-Blanche les logea ;
Et, dès l'heure où le jour oblique
Naît aux bois de la Mitidja,

Ils allaient, cueillant, moissons fines,
Avec des rires amusés,
Elle, aux arbres, les mandarines,
Lui, sur sa bouche, les baisers.

Pourtant l'été flambait aux branches.
Un soir, sans y comprendre rien,
La belle gourmande aux dents blanches
Eut besoin d'un bras pour soutien.

Elle riait encor... Mais, traître,
La fièvre attendait sous son toit :
Plus triste, elle vit l'aube naître,
Et mourut sans savoir pourquoi.

Alors, lui qui l'avait suivie
Joyeux et fier comme un enfant,
Quand elle fut froide et sans vie,
Plus pâle que le lis n'est blanc,

Il sentit dans son cœur, tragique,
Tant d'amour tomber en lambeaux
Qu'à l'ombre des palmiers d'Afrique
Il fallut creuser deux tombeaux !



Hélas ! ils ignoraient sans doute
En partant pour les pays bleus,
Que l'amour brûle, et, sur la route,
Que le soleil est dangereux.

Surpris par l'invisible trame,
Ils étaient morts, les imprudents,
Elle d'un caprice de femme
Et lui d'un amour de printemps...

Qu'importe ! s'ils ont de leur rêve
Cueilli le fruit cher et lointain !
Heureux ceux qu'un désir élève,
Les fous pensifs que nul ne plaint,

Et qui meurent, âmes divines !
D'avoir trouvé trop peu vermeil
Ce qui reste du grand soleil
Au cœur doré des mandarines.

Le Dernier Aigle

A mon père, le commandant Darget.

Comme de siècle en siècle, ainsi que des trophées,
L'homme, prenant aux vents les mers, les bois aux fées,
L'air aux oiseaux, montait sur la création,
Comme, ayant déjà vu, sous son œil sans rayon,
Fuir du flot la sirène et le mammoth des seigles,
Il chassait maintenant, cime à cime, les aigles,
Le jour vint où, dernier lutteur, grand importun,
Sur la terre asservie, il n'en resta plus qu'un.

Celui-là, solitaire enfant des altitudes,
Avait son aire, vaste et faite en pierres rudes.

Dans l'Orient, en haut du plus haut mont qui soit.
Et l'aire, nid penchant de vertige et d'effroi
Dont nul regard n'avait mesuré l'orbe unique,
Était si vieille, au flanc du mont Asiatique,
Et si bien attachée à son dur granit roux,
Que l'ouragan, sur elle usant tous ses courroux,
Ne l'eût pas dans son geste éternel ébranlée.
Et le mont s'élevait si haut sur la vallée
Que l'aube impatiente et le couchant lointain
L'éclairaient deux fois plus longtemps, soir et matin.
Que la plaine et son fleuve, et toutes ses demeures...
Et que la triste nuit n'y durait que quatre heures.

L'aigle, passant royal, rêveur et respecté,
Mêlait sa solitude à cette immensité.

Il avait autrefois, quand la terre était libre,
Et qu'un désert passait sous le torrent qui vibre,
Vaincu pour ses aiglons de puissants ennemis.
Il avait, sûr de son regard jamais surpris,
De son aile aveuglante et de son bec funèbre,
Attaqué bien des fois la cavale et le zèbre,
Et le buffle qui boit dans les nélumbos verts.
Sa serre aiguë avait senti frémir les chairs
De tout ce qui bondit par l'airou fuit dans l'herbe,

Et c'était un chasseur intrépide et superbe.
Mais aujourd'hui la jungle avait, sans flot, sans bois,
Après tous ses parfums perdu toutes ses voix !
Le buffle était captif, l'antilope qui saute,
Morte, — et les daims trouvaient la montagne trop haute.
Rien ne jetait une ombre au mur blanc des glaciers,
Et l'aigle, sur son roc debout des jours entiers,
Rêvait, sombre, sans voir les aubes fuir ou naître...
Il avait faim.

Depuis quarante jours peut-être
Il jeûnait, nulle proie au loin n'ayant paru.
Triste, il sentait courir un feu sans cesse accru
Dans sa gorge séchée au vent de la morène,
... Et parfois, maintenant, il regardait la plaine.
Il songeait. La faim parle un souverain discours.
Et quand l'aube parut du centième des jours
Et croula sur les monts, rose, avec ses cortèges,
Le grand exilé noir, le voyageur des neiges,
Ouvrit l'aile, quitta son aire de granit,
Et cherchant de la chair à prendre, il descendit.

Pendant qu'il descendait, le mont vierge et sauvage
Devenait vert, d'un vert fuyant de pâturage,
Et l'aigle, ayant volé près d'une heure, aperçut,

Droit sous le ciel ainsi qu'un veilleur à l'affût,
L'enclos où l'homme, maître aux appétits voraces,
Gardait pour ses repas la chair de toutes races.
C'était un bâtiment fait de marbre et de fer,
Peuplé partout hélas ! et nulle part ouvert.
Le gardien n'avait pas encore poussé la porte
Pour que le matin entre et que le troupeau sorte :
Tout était clos en haut, et tout dormait en bas.
Et l'aigle, visiteur affamé, sombre et las,
Morne, ayant regardé parmi l'espace terne,
Vit tout à coup au loin sortir de sa caverne
— Lent et furtif ainsi que ceux qu'on poursuivit —
Le maigre léopard toujours inassouvi.
Il reconnut l'ancien chasseur à qui, naguère,
Il disputait sa proie errante, et cria : « Frère !
« N'avance pas ! Le mur partout garde ce lieu ;
« Et l'homme a bien caché ce qu'il a pris à Dieu. »
Mais l'autre, sans répondre, et marchant comme on glisse,
Vint jusqu'au seuil rigide et clos. Son ongle lisse,
Et sa dent patiente avait, quatorze nuits,
En silence, rongé la pierre de l'huis.
Et par ce vide, étroit comme un fil de ténèbres,
Plat, courbant son dos souple et ployant ses vertèbres,
S'enfonçant par degrés, d'insensible façon,
Il décrût, et dans l'ombre entra comme un frisson.
L'aigle étonné fixait sur lui son œil sauvage.

Quand il sortit, sinistre et sanglant, son passage
N'avait rien réveillé dans l'enclos décimé.
Il vit l'aigle et lui dit : « Frère inaccoutumé,
Passant, ne blâme pas ce que je viens de faire :
Sans doute, j'aimais mieux, libre et loyal naguère,
Abattre au grand soleil le chamois qui s'enfuit.
Mais les temps sont moins fiers. Le butin aujourd'hui
Est, non au plus vaillant, mais au moins malhabile.
Et je prends, cherchant peu si l'attitude est vile.
Une brèche fut faite au mur. Profites-en,
Crois-moi. Va, mange. »

L'aigle honnête et méprisant

Regarda, déployé sur la plaine nouvelle,
Son cou puissant, sa serre inflexible, son aile
Vaste, qu'aucun sommet n'eût pu préoccuper,
Et dit au léopard :

— « Je ne sais pas ramper. »

Il reprit, fendant l'air ainsi qu'un météore,
Son vol tragique, et descendit une heure encore.

Il vit sur l'horizon s'étendre une forêt.

C'était là, qu'inventeur du filet et du rêt,
L'homme, pour leur beauté, leur chant ou leur parure,

Gardait tous les oiseaux de l'ancienne nature.
La cigogne, l'eider, l'ibis et le flamant,
Êtres légers que l'on nommait d'un nom charmant,
Étaient là, prisonniers du dôme et du treillage.
Et le bois maintenant n'était plus qu'une cage,
Où tous chantaient, hélas ! oublieux de l'azur ;
Et l'homme, maître adroit et fort, était si sûr
De leur fidélité par la graine assurée,
Qu'il avait, aux rôdeurs lointains fermant l'entrée,
Laisse libre sortie à ceux de la forêt,
Et que la porte en jonc du dedans seul s'ouvrait.
L'aigle vit cet obstacle et frissonna, terrible.
Comme il fixait, hagard, la proie inaccessible,
Il entendit dans l'herbe un serpent remuer.
Il lui cria : « Ver vil que rien n'a pu tuer,
Serpent, qui donc t'apporte ici ta nourriture ? »
Le serpent, lentement, leva sa tête obscure,
Et sans qu'un mouvement l'annonçât, calme et froid,
De son œil effrayant où le vertige croît
Il fixa dans la cage une cigogne rose.
L'oiseau grisé, charmé, quittant l'abri morose,
Venait, et ce regard qui caresse et qui ment
L'attirait dans la mort par l'éblouissement.
Et quand il fut tout près, l'agresseur lâche et brusque
Éteignit sa prunelle où la terreur s'embusque,
Ouvrit sa gueule énorme et l'engloutit vivant.

Puis, quand il l'eut broyé dans ce cercueil mouvant,
Il dit à l'aigle : « Ami, vois-tu, le venin s'use ;
Et c'est pourquoi je l'ai complété par la ruse.
L'ennemi qu'on aveugle est plus vite soumis.
Crois-moi. Séduis d'abord et mords après. Trahis. »

L'aigle, vieux combattant des sommets où l'on songe,
Stupéfait, regarda de son œil sans mensonge
La bête étrange et fourbe, et dit :

— « Je ne peux pas. »

Puis, comme il avait faim, il descendit plus bas.

Il vint jusqu'au lieu sombre où les hommes funestes
Avaient bâti leur ville énorme aux mille gestes.
Les murs semblaient veiller, et les tours mépriser.
Les maisons, d'où l'oiseau fuyait sans se poser.
Les usines, versant leurs vapeurs continues,
Défendaient au soleil de traverser les rues.
Le fleuve, où tout égout désormais s'achevait,
Avait pris la couleur des fanges qu'il buvait,
Et morne maintenant, lui, l'ample enthousiaste,
Sans en rien refléter passait sous le ciel vaste.
D'humbles amours flottaient, brusquement suspendus.
Les palmiers dispersés ne se retrouvaient plus,

Hélas ! et sous la main de l'homme altier régie,
La nature en prison mourait de nostalgie.
L'aigle, tout frémissant de son tourment dompté,
Fit pourtant, d'un essor, le tour de la cité.
Mais il eut beau planer partout, l'œil immobile,
Il ne rencontra rien sur son pavé stérile.
Les chats fuyaient ; les chiens dormaient dans les préaux,
Et les moteurs avaient bu l'âme des chevaux.
Comme il retombait, las, sur le fossé d'enceinte,
Il vit passer, longeant les remparts avec crainte,
Des ombres au flanc grêle en troupeau triste et nu.
Il eut vite, à leur souffle odieux, reconnu
Que ce n'était pas là chair pour sa faim hautaine.
Mais il se dit : « Où vont ces rôdeurs de la plaine,
Est une proie. Il faut guetter leurs pas fatals. »
Et, fauve compagnon, il suivit les chacals.

Ceux-ci fuyaient toujours, muets, presque à plat ventre.
La ville, comme si l'on s'éloignait d'un centre,
Autour d'eux s'apaisait, brève, dans l'infini.
Quand ils eurent atteint ses bornes de granit,
L'aigle les vit entrer dans un champ où, sans nombre,
Les éternels cyprès pleuraient leurs larmes d'ombre.
Il se posa sur l'un d'entre eux et regarda.

Les chacals inquiets que le jeûne obséda,

Épars, fouillaient le sol, comme un secret s'arrache,
Et l'on en vit sortir, sous leur dent qui les tache,
Des bras d'enfant, des os séchés, des membres las,
Qu'avait déjà bleuis l'autre rongeur, plus bas.
Un crâne renversé sous leurs ongles tenaces
Riait, mâchoire inerte, à ces lâches audaces,
Et l'aigle frissonna, d'épouvante égaré,
Car, dans ce cimetière immobile et sacré
Promis aux cœurs meurtris comme aux vaisseaux les hâvres,
Hagard, il s'aperçut qu'ils mangeaient les cadavres.

Il ferma son grand œil solitaire, et songea.
Quand il le rouvrit, l'ombre épaisse avait déjà
Descendu ses plis noirs sur la hideuse orgie.
Il ne restait plus rien dans la nuit élargie
Qu'un bruit de dent qui cherche et d'ongle qui soustrait,
Et qu'une odeur sinistre et lourde qui flottait.
Alors l'aigle sauvage et tombé dans l'abîme
Sentit l'immense effroi du sépulcre et du crime.
Il eut peur de mourir dans ce val ténébreux,
Et, brusquement, rouvrant son aile vers les cieux,
Épuisant sans regret ses forces défaillantes,
Il s'enfuit de la nuit, de la mort, des attentes
Vaines, du deuil humain largement répandu,
Et se mit à monter vers le soleil perdu.

Il volait. Sous son vol héroïque et sans trêve,
L'espace lentement s'éclairait. Comme un rêve,
En bas, plaine et vivants, tout s'évanouissait.
La montagne, s'offrant comme on tourne un verset,
Devenait blanche, avec de l'or sur chaque crête,
Et, quand il fut en haut, l'aigle dressa la tête,
Et sur l'horizon mince où son œil descendait
Vit le soleil, immense et pur, qui l'attendait.

Alors le grand vaincu des hommes, sans colère,
Tourna son front vers l'ombre où remuait la terre,
Et lui cria :

— « Vieux monde à la nuit coutumier,
Où sans vaincre l'on tue ; où l'on meurt sans prier ;
O pays de ténèbre, ô plaine sans mémoire,
Tu les as cependant connus, les jours de gloire !
Jadis, quand nous étions, nous autres, sur les monts,
Et que nous n'entendions dans nos matins profonds
Que la corne du pâtre ou le vent qui tournoie,
Tu les as cependant connus, les jours de joie !
Alors tes fiers enfants descendant des donjons
Venaient, passant val et torrent, courbant les joncs,
Lutter dans nos granits, fière et folle nuée,

Et leur défaite était des cèdres saluée !
Alors, fief d'Aragon ou comté de Razès,
Berceau des chevaliers, des preux et des croisés,
Tous s'en allaient, chantant, jusqu'au pays des dattes,
Et rapportaient l'honneur, laissant l'or aux pirates.
A plus d'un âpre site un nom clair était joint.
La nature admirée était aide et témoin,
Et les faucons joyeux chassaient au poing des pages.
O vieux monde épuisé, voici les heureux âges !
Deux siècles ne sont pas encor tout à fait clos
Depuis que ces grands bruits ont quitté tes échos,
Et nous la savons bien, ta dernière épopée,
Car, immobile bronze ou bannière drapée,
C'est moi qui l'ai menée en toutes nations
Aux mains d'un lieutenant de Corse, et les lions
De l'Afrique l'ont dite aux aigles de l'Asie.
Mais rien ne survit plus de tant de poésie !
Ce qui sort aujourd'hui de ton recueillement,
C'est l'égoïsme, hélas ! et non le dévouement.
De ces dieux sans autel debout dans la nuée
Ton âme sans vigueur s'est déshabituée,
Et tu ne laisses plus pâture en ta maison
Qu'au vol, qu'au sacrilège et qu'à la trahison !
Tu fuis qui te provoque, et nourris qui t'encense.
O monde ! je t'ai vu dans ton indifférence,
Dans ta scélératesse et dans ta lâcheté.

Et c'est pourquoi, moi, l'aigle antique et redouté,
Moi, cousin de l'éclair et fils de l'avalanche,
Je suis venu mourir dans ma montagne blanche.
Et je te plains, vivant, moi qui vais succomber,
Car Dieu s'éloigne et part, car le soir va tomber !
Car tu n'atteindras plus l'ivresse des conquêtes,
Car après tes guerriers s'en iront les poètes,
Car ce qu'en moi tu perds, hélas ! c'est l'Idéal,
Et ce qui, joint dans l'ombre à mon destin royal,
Fuit aujourd'hui de ton Histoire à jamais morne,
— O vieux monde engagé dans la chute sans borné ! —
C'est l'âme des Corneille et des Napoléon ! »

Et calme, sur les monts de neige et de rayon,
Où le soleil traînait comme un linceul de gloire,
Le dernier aigle, ayant ployé son aile noire,
Mourut, les yeux fixés sur l'orbe d'or penchant,
Dans l'approbation suprême du couchant.

Octobre 1905.





L'Aventure de Phéa

Phéa, l'enfant d'Argos, la vierge au cœur de cygne,
Allait tous les matins remplir, vaillante et digne,
Son amphore à la source où les lis se font signe.

Or un jour que dans l'air très doux flottait l'été,
Rêveuse, elle voulut connaître sa beauté,
Et se pencha sur l'onde avec timidité.

Mais elle ne vit pas en partant, enivrée,
Que l'eau, par son corps souple un instant effleurée,
Gardait l'image exquise imprudemment livrée...

Et quand elle revint vers le miroir errant,
Phéa, pâle et suivant du regard le courant,
Chercha sans le trouver son reflet transparent!...

Un chasseur jeune et beau, qu'altérait quelque course,
Passant cruel qui prend les cœurs comme ressource,
L'avait bu tout entier en buvant à la source.

Et depuis lors Phéa, triste éternellement,
Songe au danger d'abandonner un seul moment
Son rêve à l'eau qui fuit, comme à l'amour qui ment...

Le Manchon de Musette

Après m'avoir laissé, tout un été, Musette,
Baiser ton cœur bavard sur tes lèvres d'enfant,
Tu commenças, rêveuse, à regarder souvent
Les toits qui s'inclinaient autour de la chambrette.
Peut-être songiez-vous, chère tête à l'évent,
Que la chambre était pauvre, et que vous étiez belle...
Peut-être cherchais-tu ton héros, Dalila ?
Qu'en sais-je !... Une girouette un jour te conseilla.
Ta fantaisie ouvrit son aile,
Et la fauvette s'envola.

Pour moi, si j'ai pleuré, je ne m'en souviens guère.
J'avais pris froid, la veille, aux mousses des talus,
En jetant mon manteau sur tes bras demi-nus,
Et je restai des jours à délirer, ma chère,
Dans la chambre glacée où tu ne venais plus.

Pourtant j'avais vingt ans d'hier, et ma jeunesse
Voulait, malgré ta fuite, au soleil dire adieu...

Je crus voir un matin que le ciel était bleu,

Et quittai le nid sans caresse

Où nous rêvions au coin du feu.

Je vins au Luxembourg. C'était un jour d'automne,

Et les feuilles tombaient des marronniers frileux...

Je m'assis sur un banc qui savait nos aveux,

Et soudain j'aperçus ta robe d'amazone.

Un mois d'exil sans doute avait séché mes yeux,

Car je n'eus ni frisson, ni colère, ma belle,

En te voyant paraître au bras de ton amant.

Et c'est avec mépris que mon regard errant

Cherchait quelque bague nouvelle

Aux petits doigts que j'aimais tant!...

Mais alors — ô Musette, où donc était mon âme ? —

J'aperçus dans tes mains, sans forme et chiffonné,

Le manchon souple et chaud que je t'avais donné.

Des souvenirs chéris tremblèrent comme un blâme.

Et je m'appuyais, pâle, au vieux banc étonné...

Cependant tu marchais lentement vers les portes,
Et moi, fixant, hagard, ton petit manchon brun,
Je regardais tomber un linceul après l'un :

La neige sur les feuilles mortes,
L'oubli sur notre amour défunt.

.

Un an plus tard, au seuil, revenait l'infidèle.
L'orage avait brisé les ailes de l'oiseau.
Musette entra mouillée au nid, qui fut tombeau.
Elle y mourut le soir. Je pleurais auprès d'elle,
Et sentant se glacer ses mains dans le manteau
Je lui mis son manchon, sans voir son agonie...
Musette ouvrit les yeux et sourit au manchon.
O geste ami ! Dernière et chère illusion!...

J'avais vu l'espoir et la vie ;
Musette avait vu le pardon.



Aux Marronniers du Luxembourg

Marronniers, vous avez, enfants des jungles vertes,
Des grâces d'Orient dans vos gestes ténus ;
Comme de fraîches mains sur la poussière ouvertes,
L'ombre de votre feuille est douce à nos fronts nus.

Le mois d'Avril, qui dans Paris ne sait que faire,
Verse en vous tout son parfum lourd,
Et l'amant vous choisit, et l'enfant vous préfère,
O marronniers du Luxembourg !

Mais si je viens à vous, dans la cité fiévreuse,
D'un cœur plus fraternel, plus tendre et plus hâté,
Ce n'est pas pour votre ombre odorante et frôleuse,
Ni pour votre pâleur, ni pour votre beauté !...

O marronniers ! Paris a cent lieux qu'on renomme :

Il a, hautaine vision,

Un Louvre comme Suse, un cirque comme Rome,

Et comme Athènes un Panthéon.

Et tous, un doigt levé comme celui d'un bonze,
Inscrivent dans l'azur quelque nom redouté ;
Tous dressent sous le ciel, fait de marbre ou de bronze,
L'orgueil silencieux de leur éternité.

Mais moi, beaux marronniers sans gloire et sans escortes.

Je veux à vos pieds me pencher...

Un siècle triste et cher gît dans vos branches mortes.

Et c'est lui que je viens chercher.

Mil huit cent trente ! — Oh ! oui, c'est là, dans ces allées.

Qu'ont rêvé de souffrir de blonds désespérés.

Et tu gardes en toi, jardin de mausolées,

Le vaste deuil de ces passants désenivrés.

AUX MARRONNIERS DU LUXEMBOURG

C'est là qu'ils ont mené, dédaigneux de la foule,
Leur ennui sublime et perdu,
Et que, comme un cristal qui se brise et qui roule,
Leur cœur profond s'est répandu.

Vous les avez connus, marronniers séculaires,
Ces jours lointains que rythme un infini sanglot ;
Vous avez vu passer sous vos frondaisons claires
Octave après Arthur, après René, Stello.

Hélas ! qu'avaient-ils donc et quelle était leur faute ?
Quels dieux, jamais prophétisés,
Avaient dans leur poitrine installé comme un hôte
Le Doute aux épuisants baisers ?

Ils l'ont en vain cherché dans leur propre blessure.
Le sphinx de leur génie a tu son mot puissant...
Mais qu'importe ? L'Art reste, et la douleur est pure,
Enfants, dont on se venge en l'immortalisant.

Qu'importe ! Il a vibré, le beau luth romantique !
Trente ans, la Muse au pied fuyant,
Vierge guerrière, enveloppa son deuil antique
Du manteau de Chateaubriand.

Trente ans, les altérés burent à ce mirage...
Trente ans, l'Europe, pâle encor de Waterloo,
Roula dans ses échos, comme un second orage
Le flot chantant qu'avait sacré Victor Hugo.

Beaux jours ! La Liberté, prêtresse inassouvie,
 Enflammait ce monde alangui ;
Chlopiçki défaillant tombait à Varsovie,
 Et Byron à Missolonghi.

Marronniers, marronniers, ce siècle clos à peine,
Ne fut pas d'un mal vain et banal consumé,
Et Jésus, qui tendit ses mains à Magdeleine,
Jésus, par-dessus tous, peut-être, l'eût aimé.

L'idéal des aïeux troublait ses jeunes têtes...
 Il l'atteignit d'un autre pas,
Car, après les héros, quand viennent les poètes,
 L'Histoire ne redescend pas.

Il est mort. Marronniers, courbez vos larges palmes !
Nous l'avons enterré dans un cerceuil profond,
Nous, les hommes nouveaux, égoïstes et calmes,
Hélas ! vaincus d'hier, mais sans tristesse au front.

Gardez jalousement son ombre en vos mains vertes !

Du moins encore, à l'horizon,

Elle peut voir passer, fraîche en ses plis alertes,

La robe de Mimi Pinson.

Le printemps fait éclore, en versant sa corbeille,

Des amants sur le sable et des fleurs dans le vent,

Et peut-être elle oublie en eux qu'à côté veille

Paris vertigineux, sonore et décevant.

Effet de crépuscule

Ce soir-là, ma douce conquête,
Nous allions sans trop savoir où.
Ton silence me rendait bête,
Et ta beauté me rendait fou !
L'ombre au bois s'ajoutait sans cesse,
Et j'ignorais, sous leurs festons,
Si tes cheveux étaient, déesse !

Bruns ou blonds.

Parfois, dans la ramure ancienne,
Un rayon du soleil passait.
Fût-ce ta faute ou bien la mienne ?
Un lierre accrocha ton corset.
Je défis en tremblant la chose,
Sans deviner si j'avais vu
L'or d'un ciel couchant, ou le rose

D'un bras nu.

Mais l'imprudence est une excuse...

Je le compris à ce moment.

Un oiseau chantait, tendre Muse !

J'en profitai perfidement

Pour baiser ta bouche vermeille

Sans entendre, belle au doux nom.

Si tu m'avais dit à l'oreille :

Où, ou non.

PANTHÈRES



PANTHÈRES (1)

A mon oncle Maurice Maillat.

I

Le Palais

Sémiramis avait vaincu toute l'Asie.
Des sables phrygiens aux mers de Gédrosie,
Des forêts de l'encens aux forêts du santal,
Tout s'était incliné sous son geste fatal.

(1 L'auteur a été instamment prié de remettre ici ce poème, qui a paru dans les *Poésies Nouvelles*. Il y a été apporté, d'ailleurs, quelques variantes. N. de l'E.

Femme de conquérant et fille de sirène,
Elle avait vu, guerrière au cortège de reine,
Des rives de l'Indus aux bords du Tanaïs,
La Perse, le Liban, Zès, pays du maïs,
Tyr, pays de la pourpre, et Suse, et Pasargades,
Trente peuples, soldats, rois, villes et bourgades.
Au pas de son cheval reculer, muets, fous —
Et la moitié du monde était à ses genoux.
Mais elle, cœur plus sombre et plus vaste qu'un monde,
Elle avait regardé par delà l'eau profonde,
Par delà les rochers où le soleil pâlit,
Front pensif dans un rêve étrange enseveli,
Et joyeuse, rassemblant ses troupes formidables,
Elle avait, à la fin, par les vents et les sables,
Jeté ce brusque cri du Couchant au Levant :
« En Égypte ! » —

Et l'armée avait dit : « En avant ! »

Ils étaient revenus après trois mois de guerres,
Ramenant un butin de cent trente galères,
Trois mille prisonniers liés par les cheveux,
Et le roi de Memphis, farouche, au milieu d'eux ;
Ayant, après l'Égypte et la verte Nubie,
Vaincu l'Éthiopie encore et la Libye.
Ils étaient revenus, sanglants, fiers, incléments,

Ivres de gloire et d'or, ces deux rayonnements,
Sémiramis alors, la reine magnifique,
Avait distribué les richesses d'Afrique
A ses soldats, joyeux d'emplir leurs boucliers,
Ordonné d'écorcher vivants les prisonniers,
Et, fermant elle-même avec un froid sourire
Sur l'empereur du Nil trois portes de porphyre,
La reine de l'Euphrate et du Tigre, à présent
Seule dans ce palais dont la splendeur l'attend,
Parmi les lourds parfums, les palmiers, le silence,
Les tapis étonnés longtemps de son absence,
Et le soleil lassé qui sur les vélums dort,
Rêveuse, avait laissé tomber son corset d'or.

Babylone au lointain se taisait. C'était l'heure
Où tout ce qui blasphème avec tout ce qui pleure,
Les hommes, les berceaux, les vents, l'air attiédi,
S'apaise, sous le ciel accablant de midi.
Sémiramis rêvait dans sa salle de fêtes.
Surprise de ce calme après tant de tempêtes,
Le charme cependant l'en prenait peu à peu,
Et la Victorieuse, au front de demi-dieu,
Dont le sang de vingt chefs avait teint l'oriflamme,
Se sentant je ne sais quelle langueur dans l'âme,
Avec des yeux troublés d'un tourment inconnu,

Regardait, sur les fleurs, l'ombre de son bras nu.
Enfin, faisant un pas vers les piliers d'albâtre
Où deux taureaux ailés fixaient leur flanc verdâtre.
Elle ouvrit un vélum et cria : « Djagali ! »
C'est alors qu'elle vit sur le seuil, et parmi
Les grands lotus brisés, malade, inattendue,
Djagali, sa panthère, à ses pieds étendue.
« Ah ! fit-elle en tremblant et reculant d'un pas,
Je t'appelle, Madja, pourquoi ne viens-tu pas ? »
Et lente, avec un geste éperdu d'amoureuse,
Elle glissa son front dans la robe soyeuse
Et longtemps resta là, moins pâle, ayant senti
Contre son cœur cruel battre ce cœur chéri.
Puis, voyant Djagali qui se tordait dans l'ombre :
« Hélas ! hélas ! après trois mois ! » dit-elle, et sombre,
Elle laissa tomber sa tête dans ses bras,
Pleurant de désespoir, et ne comprenant pas.

II

Le Désert

Djagali, la mourante, était une panthère
Magnifique. Elle avait l'inconnu de la terre

Pour patrie, et venait des îles de Java,
Dans ses lianes d'or, celui qui la trouva
Était un homme étrange, un solitaire, un prêtre,
Que les fauves craignaient et suivaient comme un maître,
Qui des oiseaux des bois était l'ami rêveur,
Et qui ne savait rien, maigre et nu voyageur,
Qu'errer, songer, guérir et regarder les astres.
Un jour, horde qui fuit en semant les désastres,
Les terribles soldats de la reine, passant,
Firent captif cet homme, et, tout couvert de sang,
Le traînèrent aux pieds de leur impératrice,
Sémiramis, œil vague et lassé de caprice,
Qui s'ennuyait du camp paisible et du ciel bleu,
Regarda ce vieillard et leur dit : « Tuez-le. »
Mais lui se redressa comme un serpent dans l'herbe :
« Soit, dit-il, s'il te plaît, ô cœur lâche et superbe,
Reine, d'être tigresse, aigle, d'être corbeau ;
Mais avant de mourir je te fais un cadeau ! »
Il siffla. Vif autant que la bise marine,
Un bel animal noir bondit sur sa poitrine ;
Et lui, bravant ce trône où rien n'a tressailli,
Jusqu'au manteau royal jeta sa Djagali.
« Oui ! dit-il en riant, oui, c'est une panthère !
Cette compagne-là te plaira, reine altière.
D'ailleurs elle est soumise et domptée, et tu peux
Prendre pour la conduire un seul de tes cheveux.

Mais, — ô Sémiramis, ô conquérante, écoute ! —
Ta gloire et son destin suivent la même route,
Et tant que seront purs et justes tes combats,
Tu la verras bondir, joyeuse, dans les bras.
Mais si tu flétrissais ton étoile immortelle
Par une guerre injuste, ou coupable, ou cruelle,
Alors, frappée au cœur par la fatalité,
Ta panthère mourrait avec ta loyauté.
Songes-y ! Djagali sera, dans ta puissance,
Peut-être apothéose et peut-être vengeance,
O reine, et quel que soit l'arrêt que tu rendras,
Un jour, spectre ou vivant, tu me retrouveras.
— Bien, dit Sémiramis, — mais tu m'as insultée. »
Elle appela sa garde à sa porte arrêtée.
« Vous donnerez, dit-elle aux soldats froidement,
A cet homme cent coups de fouet. » Et, lentement :
« Quant à ta mort, vieillard, tu fus brave, et l'audace
Me plaît, si je punis l'affront ; je te fais grâce ! »
Et, calme, elle rentra sous sa tente de lin.
L'étranger cependant avait pâli soudain :
Il eut, devant l'outrage, un sourire terrible.
Puis il suivit, muet, le cortège impassible,
Et tout le jour, tandis que d'un geste alangui
La reine en souriant caressait Djagali,
On entendit, rumeurs qui fuyaient vers les nues,
Les fouets sanglants tomber sur ses épaules nues.

III

Royauté

Puis la panthère avait grandi, Sémiramis
Oublié. Les taureaux ailés et les ibis
Qui l'avaient vue entrer, seule, un jour de victoire,
Berçant dans son manteau Djagali souple et noire,
Témoins silencieux d'un étonnant destin,
Gardaient ce souvenir dans leurs regards d'airain.
Elle, depuis dix ans d'éclatantes campagnes,
Traversant mers, forêts, fleuves, déserts, montagnes,
Elle avait à ses pieds courbé de fiers lions
En passant au galop dans les rébellions.
Mais toujours triomphante, et sûre de sa gloire,
Déesse solitaire au faite de l'Histoire,
Ce cœur plein de mépris, de caprice et d'ennui,
Rêvait d'un noble amour qui fût digne de lui ;
Et, n'ayant pas trouvé parmi ses capitaines,
Reine, elle avait jeté ses tendresses hautaines
Dans le royal regard d'un fauve de Java.
Djagali, qui, sauvage, en ses bras s'éleva,
Avait pris lentement cette âme impérieuse
Au piège de velours de sa robe onduluse,

Et quand Sémiramis, entre deux campements,
Rentrâit à Babylone ivre d'écroulements,
Elle allait reposer ses bras lassés de vaincre
Sur le seul cœur que son poignard n'eût pu convaincre,
Son amour éblouir, et sa gloire étonner.
Ah ! qui les aurait vu se tordre et frissonner,
Ces filles d'Orient, toutes les deux si fières,
N'eût pu savoir, dans ce palais plein de mystères
Où les forêts d'Asie avaient mis leurs parfums,
Quel souvenir plus cher penchait les palmiers bruns,
Et laquelle, devant les lotus au front lisse,
De la femme, ou du fauve, était l'Impératrice.

IV

Celui qui revient

Sémiramis, d'un œil fixement douloureux,
Considérait toujours le corps souple et nerveux
De sa belle Madja, couché dans la poussière.
Quel mal l'avait vaincue, hélas ! cette guerrière ?
Allait-elle mourir comme un soldat trahi,
Celle à qui Babylone entière eût obéi ?
Allait-elle mourir là, superbe, adorée,

Dans le tiède linceul de sa robe moirée ?...
Sémiramis sentit s'affoler sa douleur,
Pour la première fois, cette intrépide eut peur.
Elle frappa l'airain de la porte rebelle,
Un esclave parut : « Va chercher, lui dit-elle,
Ce prêtre Chaldéen, ce vieillard inconnu,
Qui guérit l'autre jour Gyndès et Bel-Mânnu,
Ce pâtre qui, la nuit, cherche dans les étoiles. »
Il sortit ; et bientôt, ouvrant les lourdes toiles,
L'étranger se dressa dans les hauts tamarins.
Sémiramis avait la tête dans ses mains :
Elle n'aperçut pas, à cette heure de fièvres,
Le rire triomphal que l'homme avait aux lèvres,
Et si ses yeux s'étaient levés, fût-ce un instant,
Elle eût pâli, peut-être, en le reconnaissant.
Mais elle n'eut qu'un geste, et montra sa panthère,
Et ce geste anxieux était une prière.
Le vieillard, sombre et froid devant son désespoir,
Dit : « Elle sera morte, avant qu'au ciel ce soir
Samas ait suspendu l'anneau blanc de sa bague.
— Morte ! » répéta-t-elle ainsi qu'un écho vague :
Puis son bras, lentement détaché du pilier,
Entoura Djagali d'un chancelant collier,
Et, le front incliné sur sa tête chérie,
Elle oublia le temps, le monde, et l'Assyrie.
Alors, debout, songeant à tout ce qui trembla,

Sur le groupe éperdu l'homme fatal parla.
Son œil grandit lueur, sa voix grandit menace,
Et le Passé fuyant s'arrêta dans l'espace.
« Pleure, pleure, dit-il, reine Sémiramis !
Comme a pleuré Shaba, comme a pleuré Tanis.
Pleure sur ton armée entière, dispersée ;
Pleure, ta gloire est morte, et ta pourpre effacée.
Pleure, car jamais plus les Victoires, tes sœurs,
Ne t'ouvriront leurs bras éblouis et rêveurs,
Et ton cheval cabré connaîtra la déroute.
Ah ! l'arc était superbe et bien bandé sans doute
Qu'Assur mit dans tes mains avec la royauté ;
Mais il n'a pas compris la générosité.
Pleure, car dans ce monde, esclave sans limite,
Où tu fus indomptable, éclatante et maudite,
Tu pouvais être auguste, et ne l'as pas voulu.
Ah ! le sang de jadis, et le prix résolu,
Tu ne t'en souviens plus, dans la ville où tu rentres,
Car les trônes n'ont pas la mémoire des antres.
Mais je le sais encor, moi, pauvre vagabond,
Et viens, au jour obscur, te le cracher au front.
Ah ! pleure tes amours, ton empire qui sombre,
Car c'est, de ce grand ciel dont tu ne vois que l'ombre,
Mais où l'œil quelquefois d'un humble pâtre lit,
Ton étoile, en tombant, qui tua Djagali ! »
Sémiramis leva brusquement son front pâle :

« Ah ! dit-elle, j'entends son souffle comme un râle,
Et son cœur sur le mien bat désespérément.
Vieillard, qui que tu sois, prêtre du firmament,
Mes esclaves t'ont vu cueillir, aux nuits brûlantes,
Les feuilles qui font vivre, herbes, mousses et plantes ;
Tu guéris deux soldats d'Elf et de Kerbella
L'autre jour. Elle meurt ! Ah ! vieillard, sauve-la !...
— Je ne peux rien ! » dit l'étranger d'une voix lente.
Puis tout à coup, penché sur la reine tremblante :
« Non, rien ! Le suc des fleurs s'épuiserait, crois-moi,
Car un seul être ici peut la sauver : c'est toi !
— Ah ! parle ! cria-t-elle, ivre et bouleversée,
En tordant à ses pieds sa douleur insensée.
Parle ! j'obéirai. — Hélas ! dit-il, plus bas,
Non, non, Sémiramis, tu n'obéiras pas.
Car elle est, vois-tu bien, impossiblement chère,
La rançon qui pourrait racheter ta panthère !...
— Parle ! supplia-t-elle, ardente. Je le veux ! »
Lui, plongea son regard jusqu'au fond de ses yeux,
Et saisit son poignet d'une main inflexible :
« Écoute donc ! dit-il alors, bref et terrible.
Folle, puisqu'en ta voix la colère frémit !
Il faut — me comprends-tu ? — que ce bras qui commit
Tous les crimes d'hier, les lave, magnanime,
Car le Passé réclame aujourd'hui sa victime !
Il faut que le coupable efface l'innocent,

Que, volontaire et prompt, le sang paye le sang.
Que celui-là qui fit les fautes, les expie,
Et pour qu'enfin le sien palpite, plein de vie,
Il faut, fumant encor de son dernier exploit,
Que Djagali, ce soir, mange le cœur d'un roi!
— Ah ! tais-toi ! » s'écria Sémiramis farouche ;
Et sa main s'élança pour lui fermer la bouche.
Mais le vieillard avait reculé tout à coup
Jusqu'aux portes de bronze, et s'y tenait debout.
Il semblait hésiter devant un nom tragique ;
Mais il ne le dit pas ; et, spectre énigmatique,
Comme une vision glisse au fond de la nuit,
Il sortit, pas à pas, emportant avec lui
Les Souvenirs, secret, et l'Avenir, problème.

V

Sémiramis rêveuse

Sémiramis resta seule, pensive et blême,
L'œil vague, à regarder sa panthère mourir.
Dans les pleurs des lotus brisés près de s'ouvrir
Elle mourait, hélas ! de sa forêt bannie.
Les palmiers contemplaient, penchés, son agonie,

Et dans l'ombre tombant du vélum déployé,
Le silence des fleurs avait de la pitié.
Sémiramis sentait, sans pardon et sans cesse,
Tous ces reproches purs aller vers sa détresse.
Elle inclina son front, l'orgueilleuse, et trembla.
Or c'est en ce moment qu'un rayon qui par là
Errait, venant glisser jusqu'à sa main fatale,
Fit briller à son doigt les reflets d'une opale.
C'était un anneau d'or simple, mais contenant
Dans sa pierre, un poison terrible et surprenant,
Plus qu'une flèche prompt et plus sûr qu'une dague.
Sémiramis vit ce rayon sur cette bague,
Et vit, en même temps, sa panthère à ses pieds
Rouler ses beaux flancs noirs, haletants, effrayés...
« Ah! dit-elle, elle meurt trop lentement... Oh! grâce! »
Et dans son désespoir puisant sa froide audace,
Ivre d'horreur, d'amour, et du sort accompli,
Elle avança l'anneau mortel vers Djagali...
Mais qui donc, à cette heure affolante et secrète,
Arrêta tout à coup sa main, au crime prête ?
Pourquoi subitement leva-t-elle les yeux ?
Attentive, et d'un air étrange et ténébreux,
Qu'écoutait-elle au loin venir de Babylone ?...
C'était une rumeur sinistre et monotone
Que le vent qui passait sur la ville apportait,
Un long gémissement d'atroces râles fait,

Un sanglot indicible où pleuraient des tortures,
Où tous les cris semblaient s'évanouir murmures.
Cela venait du sud et des remparts. Les plis
Des vélums retenaient ces échos assombris.
Sémiramis, d'abord inquiète et sévère,
Soudain se rappela les prisonniers de guerre.
Ces trois mille vaincus d'Égypte, qu'elle avait
Ordonné d'écorcher vivants. Elle entendait
Maintenant, à travers sa ville spectatrice,
La sanglante clameur du colossal supplice.
Elle sourit alors ; et, presque sans bouger,
Elle ferma sa bague, et se mit à songer.
Sa rêverie était profonde, insaisissable ;
Parfois, un mot obscur la faisait redoutable :
« Qu'a-t-il dit ? La sauver... un meurtre... un cœur de roi !...
Il ne m'a point nommée, après tout... Et pourquoi,
Pourquoi ne pas tenter, puisqu'une tombe est prête?... »
Et comme à ce moment elle levait la tête.
Elle vit, aussi vifs et fiers qu'aux jours anciens.
Les yeux de sa panthère arrêtés sur les siens.
Djagali, redressée au milieu de la lutte,
Semblait avoir dompté la mort une minute
Pour regarder sa reine une dernière fois.
Ardente, elle versait, plein d'abîme et d'émois,
Sur la salle de bronze et les fleurs solennelles,
L'étonnement fatal de ses larges prunelles.

Et sphinx épouvanté qui se soulève encor,
Laisait à son front noir luire deux cercles d'or.
Sémiramis debout, tremblante, fascinée,
Sentant sa raison fuir avec cette journée
Et ne pouvant répondre au fixe enchantement,
Sous l'énigme de mort reculait lentement.
Elle passa la fleur, et le bronze, et le marbre,
Et le pilier dernier après le dernier arbre.
Elle allait. Djagali la regardait toujours ;
Et quand enfin, glissant vers le sol en plis lourds,
Le vélum retonba sur ce regard terrible,
Sémiramis se vit seule, dans l'air paisible,
Avec les gazons frais, les cieux inattendus...
Pâle, elle traversa ses Jardins Suspendus.

VI

Le Vaincu

Sangar, roi de Memphis, roi du Nil aux sept bouches ;
Sangar, maître des monts sacrés, des bois farouches,
Fils des Dieux, jeune et beau, prince au bras de héros,
Comme un lion captif étonné des barreaux,

Errait dans la prison du palais d'Assyrie.
Cette prison était comme un harem fleurie ;
Elle avait des tapis de Perse, des divans
Langoureux, et partout, perfides, énervants,
De lents parfums brûlant dans des vases de cuivre.
Mais elle avait, ce qui déçoit et désenivre,
Au fond, à droite, à gauche, ainsi que trois geôliers
Formidables, géants de la nuit familiers,
Trois portes de porphyre aux faces d'esclavage ;
Et le roi de Memphis, âme libre et sauvage,
Inattentif au charme indolent des tapis,
Aux tiédeurs des divans dans le calme assoupis,
Aux bras souples et bleus que tordaient les fumées,
Regardait fixement ces trois portes fermées.
Ces trois portes avaient, dans leurs battants jaspés,
Chacune une ouverture ; et le granit épais
S'éclairait de ce vide où passait la lumière,
Et le seul jour permis à la salle de pierre.
On eût dit trois grands yeux immobiles, ouverts.
Un homme, en se penchant, pouvait voir au travers
Les fuites d'horizon, palais, val ou colline.
La première donnait sur une cour voisine,
Large, déserte, avec des mosaïques d'or
Et des jets d'eau pleurant un éternel accord.
De l'autre l'on voyait Babylone splendide,
Et ses temples, son fleuve épars, sa Pyramide.

Celle du fond, enfin, montrait la profondeur
De jardins inconnus pleins d'ombre et de fraîcheur,
Qui, sans cesse, fuyant de terrasse en terrasse,
Toujours plus hauts, toujours plus hardis dans l'espace,
Vaste coupe d'azur, d'arbres, de fleurs, de vent,
Montaient sous le ciel clair en escalier vivant.

Sangar, captif, rêvait entre ces trois surprises.

Depuis quand donc était-il là ? Les heures grises
Avaient dans ce tombeau passé furtivement.
Il ne savait plus rien. Son emprisonnement,
La défaite, trois mois d'une lutte insensée,
Tout se mêlait, tragique, au fond de sa pensée.
Oh ! cette guerre, avec ses chars, ses cavaliers,
Ce torrent triomphal de peuples ralliés,
Tous les forts emportés, toutes les villes prises !
Et toujours, dans le vent des flèches, dans les bises
Qui passent sur des morts de Syène à Memphis,
Toujours, toujours, toujours ce nom : *Sémiramis* ! —
Sémiramis !... Hélas ! plus d'espoir, de vaillance !
Le monde entier pâlit d'un geste de sa lance,
Et la Gloire, du mont Atlas au lac Mœra,
Jette partout ce nom. Qui donc lui répondra ?

Or, comme à ce moment, vers la porte de gauche
Il se penchait, Sangar vit, spectre qui s'ébauche,

Ombre qui semble moins s'enfuir que s'effacer,
Dans la cour solitaire un grand vieillard passer.
Il avait l'œil d'un prêtre et le pas d'un fantôme ;
Il paraissait avoir dans la nuit son royaume,
Et muet, il marchait par les vasques en pleur,
Comme vient de l'autel le sacrificateur.

Sangar se retourna vers la porte de droite,
Morne, et vint s'appuyer sur la fenêtre étroite.

Il vit la ville au loin, blanche, qui s'étendait.
Elle semblait en fête, et partout accourait
De ses faubourgs un peuple étrange et misérable,
Zébrant de ruisseaux noirs son clair manteau de sable.
Où donc s'en allaient-ils ainsi de toutes parts ?
Qu'attendaient-ils ? Pourquoi cette foule aux remparts ?...
Soudain, Sangar comprit. Dans un rire féroce,
Un long cri de douleur et de torture atroce
Jusqu'à son cœur, terrible, avait déchiré l'air ;
Et debout, l'empereur et le soldat d'hier,
Écoutait y gémir trois mille enfants d'Égypte.
Trois mille voix venaient échouer dans sa crypte,
Et toutes lui criaient encor : *Sémiramis!*...
« Ah ! dit-il, haletant, brisé ; fils de Tanis,
De Thèbes, de Shaba, d'Ombos, de Mysagète,
Voilà donc où devait s'achever la conquête,

Et voilà le supplice après l'éroulement.
Ah ! cette reine est lâche et sombre iniquement.
Elle rit, et l'horreur est au fond de son rire,
Et moi je donnerais mon sang pour le lui dire,
Et pour pouvoir, joyeux qu'un mépris survécût,
Sur sa gloire cracher l'insulte d'un vaincu ! »

Comme il disait ces mots, menaces d'épouvante,
Il vit la porte au fond s'ouvrir, massive et lente,
Et debout, sur le seuil, Sémiramis parut.

VII

L'Afrique et l'Asie

Sémiramis, d'un pas que l'ombre reconnut,
Entra, sans refermer la porte derrière elle.
Sangar s'était dressé, plus prompt qu'une gazelle.
Les deux fiers ennemis, pâles, se regardaient.
Et les ibis sculptés qui, pensifs, attendaient,
Tremblaient de voir ainsi, perfide tête à tête,
Sangar silencieux, Sémiramis muette.
Ces deux fronts, souverains de la terre, étaient là,

La reine se taisait toujours. Le roi parla.

« Qui que tu sois, dit-il, femme, spectre ou statue,
Froide Sémiramis, éternelle imprévue,
Toi que le crime amène et la ruine suit,
Toi qu'aux désespérés l'impunité conduit,
Oh ! sois maudite, reine aux batailles obscures,
Reine qui fis la guerre en songeant aux tortures,
Et qui vainquis, bras de soldat, cœur de bourreau,
Debout dans la terreur comme dans un manteau !
Ah ! tu viens, maintenant que l'Égypte est plaintive,
Rire un peu du front bas de la honte captive !
Ah ! tu viens dans sa tombe insulter le mourant !
Folle ! hier, ce mourant pouvait être tyran !
Il te jouait le monde, et, parmi tant de fièvres,
C'est le mépris encor qui lui revient aux lèvres !
Folle, dans ce sépulcre où tu le fis venir,
Que croyais-tu trouver, sinon le Souvenir ?
Le Souvenir est là, tombé comme un archange.
Je suis le Souvenir, ô reine, et je me venge !
Oui, figuiers odorants enlevés à Dirès,
Parfums rares, du fond de l'Afrique tirés,
Et vous, voix qui pleurez jusqu'à moi, sans relâche,
Je vous prends à témoins que cette reine est lâche !
Elle est venue, avec ses guerriers gais et forts,
Jusque dans notre sang arracher nos trésors.

Elle a fouillé le fleuve, et pillé la montagne.
Avec la Nuit, sa sœur, et l'Horreur, sa compagne,
Elle a conquis le val, la plaine et le sillon,
Et du Nil à l'Ajax, tout n'est qu'affliction.
Nous qui vivions joyeux, paisibles, doux, honnêtes,
Elle a bandé son arc fatal parmi nos fêtes,
Et, sombre vision de meurtre et de douleur,
Dans la flamme des camps brûlés, dans la clameur
Des enfants égorgés par sa horde blafarde,
Dans le cri révolté d'un peuple qu'on poignarde,
Elle a lancé la flèche à l'éclair triomphal.
Ah ! cieux profonds, cieux d'Imuthès et de Baal,
Cieux que le dieu Samas seul emplit et dénombre,
Je vous prends à témoins que cette reine est sombre !
Honte à Sémiramis, qui fut, dans les effrois,
Impératrice, ainsi que les tigres sont rois !
Honte à Sémiramis ! Honte sur sa mémoire !
Que maudit soit son règne, et maudite sa gloire,
Et que l'outrage monte, à travers tous les vents,
Du silence des morts, et du cri des vivants ! »
A ce moment Sangar, debout dans des vacarmes,
Ayant au fond des yeux de vagues lueurs d'armes,
Leva la main, si grand, frère aîné d'Attila,
Que devant le captif, la reine recula.
Pour la première fois, frémissante, affolée,
Sémiramis sentait, étrangement troublée,

Un cœur battre, aussi grand peut-être que le sien.
Reine, dont l'univers avait fait son soutien,
Dominatrice altière et toujours obéie,
Tyran triste, elle fut de l'insulte éblouie.
Ne sachant si c'était regret ou repentir,
Dans son égarement, blême, elle allait sortir,
Quand terrible et soudain, de cèdre en sycomore,
Roulant dans les échos du grand palais sonore,
Un long rugissement bien connu l'arrêta,
Et fit qu'épouvantée, au seuil elle hésita.
Djagali, l'implacable, en ses lotus mourante,
Râlant le fauve appel de sa dernière attente,
Jetait ce mot funèbre à la reine : « Choisis !... »
Sémiramis frémit des ongles aux sourcils...
Ce ne fut qu'un instant. « Soit !... » dit-elle, suprême,
Et froide, elle sourit. Mais à Sangar lui-même
Ce paisible sourire eût donné le frisson.
Elle le regardait du seuil de la prison,
Droite, les yeux brillants, cruellement étrange...
Lui se pencha sur elle, éperdu : « Je me venge !
Cria-t-il, je te hais !... Oui, vaincu, prisonnier,
Sans pays, sans soldats, je suis le Justicier,
Et je t'ai fait trembler, ô toi, l'Inexorable !
Réponds donc maintenant, superbe misérable !
Ah ! lorsque tu fixas ces portes, souviens-toi,
Tu croyais n'enfermer que la Honte et l'Effroi !

Mais le cri de douleur se relève anathème :
Tu retrouves la Haine ! Ah ! réponds donc !...

— Je t'aime ! »

Dit doucement la reine en avançant vers lui.

VIII

La Dernière Victoire

Sangar, comme un lion qu'un serpent vise et suit,
Avait subitement reculé sur les dalles,
Interdit, l'œil perdu dans d'étonnants dédales...
Il se taisait. Alors, troublante Dalila,
Ce fut Sémiramis, à son tour qui parla.

« Sangar, Sangar, dit-elle ; et sa voix chaude et lente
Monta comme un parfum dans les parfums de plante ;
Tu m'as interrogée, et je t'ai répondu.
Ah ! ne détourne pas ton regard éperdu.
Regarde-moi ! Je suis Sémiramis altière,
Et j'ai tremblé ; c'est moi qui suis ta prisonnière.
Ah ! ne recule pas ! ne baisse pas le front !
Je t'aime ! Ce palais, Sangar, est bien profond,

Et les harems y sont voisins des prisons closes.
Et c'est pourquoi le vent qui fuit sème des roses,
Et c'est pourquoi la haine y frôle les amours...
— Ah ! tais-toi ! dit Sangar qui reculait toujours,
Affolé peu à peu de ce geste de femme.
Ah ! je sais que tu mens, et je te hais, infâme !
O tous mes soldats morts, sinistre et long convoi !...
— C'était pour arriver plus vite jusqu'à toi !
— O la lutte de sang, dont la terre tressaille !
— C'était pour te trouver plus grand dans la bataille !
Ah ! Sangar ! Ah, Sangar ! ô mon seul ennemi !
Seul vaincu dont le bras n'ait pas encor frémi,
J'allais à toi, rêvant ma gloire la plus belle !
Le monde me criait, soumis, ton nom rebelle,
Et je voulais, jetant dans ta paix ma clameur,
Savoir quel révolté ferait cet empereur !
Je t'aimais ! J'eusse été fier d'une défaite !
Ah ! tu ne me hais point !... Ne tourne pas la tête ;
Laisse-moi te parler dans les parfums mouvants...
— Non, non ! cria Sangar, tombé sur les divans.
Non, je ne te crois pas ! je ne veux plus t'entendre ! »
Mais la reine penchait vers lui, toujours plus tendre,
Son bras d'où ruisselait le soleil nonchalant,
Et les parfums montaient autour de ce bras blanc,
Et malgré lui Sangar sentait, dans cette ivresse,
Se lever tout entière et frémir sa jeunesse.

« Ah ! dit-il, chancelant, tourné vers la cité,
Au secours, cris lointains d'un peuple exécuté !
Au secours, mes soldats torturés par centaines !
Vengeresses rumeurs, accourez, souveraines !
Je vous entends, je vous entends ! Défendez-moi ! »
Sémiramis bondit jusqu'au vantail étroit :
« Non ! non ! tu n'entends rien ! tu ne vois rien ! dit-elle ;
Et tu ne sais plus rien, Sangar, car je t'appelle,
Et je te verserai l'oubli victorieux,
Ma main dans tes cheveux, ma bouche sur tes yeux !
Ah ! viens ! j'ai des baisers où se perdra ton âme,
Des baisers de velours et des baisers de flamme !
Toutes les passions vivent dans mon regard ;
C'est toi que j'aime ! Viens ! — Non ! dit encor Sangar,
Luttant contre la voix perverse qui l'entraîne :
Non, je suis fils des Dieux ! — Ma mère était sirène ! »
Jeta Sémiramis dans un cri triomphant.
Et tordant ses bras nus sur ce farouche enfant :
« Dercèto, Dercèto ! cria-t-elle, ô ma mère !
De ton temple immobile au bord de l'onde amère.
Descends, fière amoureuse, avec le bruit des flots !
Lac d'Ascalon, rivage où chantent les bouleaux,
Profondeurs qui gardez sa passion fatale,
Ah ! montez, souvenirs ! emplissez cette salle !
Noyez de votre extase où tout vient s'abîmer
Ce cœur, qui croit haïr, et ne sait pas aimer !...

— Ah ! dit Sangar, vaincu, dans un tremblant murmure,
Ah ! je ne lutte plus ! Troublante créature,
Sorcière aux yeux puissants, viens, tu m'as enchanté,
Et je ne veux plus rien savoir que ta beauté !
Viens vers moi !... Donne-moi ton ivresse suprême !
Viens ! j'attends, je suis fou !... Sémiramis, je t'aime ! »

La reine eut un regard terrible et radieux.
Puis, froide, ayant atteint son but mystérieux,
Sans pâlir, sans frisson, d'encens environnée,
Elle ôta de son doigt sa bague empoisonnée,
Et la prit dans ses dents au rire décevant.
Alors, comme il était toujours sur le divan,
Ébloui, front géant soumis d'une caresse,
Elle enlaça Sangar de ses bras de déesse ;
Reine cruelle, au cœur profond comme la nuit,
Lentement, sans un mot de plaisir ou d'ennui,
Sur cette lèvre close elle pencha sa lèvre,
Et d'un baiser fatal calmant sa folle fièvre,
A ce guerrier farouche et dur, deux fois dompté,
Elle versa la mort avec la volupté.

IX

Le Soleil se couche

Puis elle recula.

Dans les tapis de Perse,
Sangar, roi de Memphis, gisait à la renverse.
La reine contemplait ce cadavre à ses pieds.
Là-bas, sur les remparts, dans l'espace noyés,
Les derniers cris mouraient en frémissant murmure.
Sémiramis prit un poignard à sa ceinture :
Il lui restait à faire un sacrifice encor.
D'un geste avide et prompt s'inclinant sur ce mort,
Prêtresse de l'abîme, échevelée et blême,
Elle ouvrit ce sein nu de sa lame suprême,
Et prit entre ses doigts ce cœur aux sombres flux,
Ce cœur royal et triste et qui ne battait plus.
Puis elle murmura le nom de sa panthère,
Se leva, regarda le ciel avec mystère,
Et sortit, souriante et les yeux insensés...
Et le soleil, fuyant en javelots brisés
Entre les branches d'or où son adieu ruisselle,
Éclaira ce soir-là, par le grand jardin frêle,

Sémiramis, debout dans sa robe de lin,
Portant ce cœur royal qui saignait dans sa main.

X

Ut Fata Trahunt

Quand elle entra sous le vélum d'ombre et de crime
Où Djagali sans doute attendait sa victime,
Ce cœur tomba, subit, de la main qui s'ouvrait,
Et Sémiramis crut que le monde croulait...
Sa panthère était morte ! — Éternelle ironie,
L'écho n'avait jeté que son cri d'agonie.
Elle était là, glacée, hélas ! sans mouvement.
La nuit avait saisi ce corps cher et charmant ;
Mais, sphinx inassouvi qui veille et songe encore,
Seuls vivants, froids regards dont l'énigme dévore,
Terribles à jamais, profonds comme jadis,
Ses yeux d'or, grands ouverts, fixaient Sémiramis.

Avril 1903.



Légende

Sur le rivage d'Orient,
Au temps de l'ancienne Grèce,
Vivait dans son palais riant
Djémilé, la belle princesse.
Elle avait un cœur de cristal,
Un front plus pâle que l'albâtre
Et des cheveux de Cléopâtre,
Parfumés d'ambre et de santal.

Quand vous entendrez le vent à l'aurore
Passer en chantant sur la Marmara,
Amis, regardez dans l'eau du Bosphore
Si la fleur d'amour est encore là.

Un jour, vers ces rives, hélas !
S'en vint un cavalier barbare.
Il se nommait Byzantias
Et venait, dit-on, de Mégare.
Il passa devant Djémilé.
Elle était fière, et lui sauvage.
Il regarda ce pur visage
Et s'en fut d'un pas ébranlé.

Quand vous entendrez le vent à l'aurore
Passer en rêvant sur la Marmara,
Amis, regardez dans l'eau du Bosphore
Si la fleur d'amour est encore là.

Hélas ! ce beau regard ailé
Avait fait battre sans mesure
Le frêle cœur de Djémilé.
Il se brisa. Mais une eau pure
Naquit du cristal de ce cœur,
Et sur les bords qu'elle nuance
Le chevalier fonda Byzance
Pour ensevelir sa douleur.

Quand vous entendrez le vent à l'aurore
Passer en pleurant sur la Marmara,
Amis, regardez dans l'eau du Bosphore
Si la fleur d'amour n'est pas morte là.

Chanson Barbare

A Mme la baronne Augusta de Kabal.

J'aime un bandit des montagnes.

Il pille dans les campagnes

Et prie au désert.

— Voici le temps de la crue.

Demain, sur la mousse nue,

Le Nil sera vert.

Il est parti pour la chasse.

La caravane qui passe

Craint son yatagan.

— L'eau monte, et l'écume y danse...

Demain, sur la roche immense,

Le Nil sera blanc.

Mais on l'a pris sur la rive!...

Les cavaliers du Khédive

L'ont pendu ce soir.

— Que de boue au fond du fleuve !

Demain, sur la grève neuve,

Le Nil sera noir.

Et moi, dont le cœur se navre,

J'ai mordu sur son cadavre

La jusquiame en feu...

— L'ombre fuit. L'amour demeure.

... Et sur nos corps tout à l'heure

Le Nil sera bleu.

Les Hippocampes

Sous la vitre, où l'eau verte a des lueurs de lampes,
Tandis que traînent là l'anglaise et son album,
Ils vont, viennent, glissent et fuient, les hippocampes,
Au cadre étroit de leur coffre d'aquarium.

Le plus grand n'est pas haut comme un doigt qui l'indique...
Une hélice d'or tremble à leur torse cambré,
Et leur petite tête aiguë et chimérique
Ouvre un œil plein d'un songe à jamais ignoré.

Leur corps fragile et fier a la couleur des vagues,
Et leur course, qui semble un bal continuél,
Les noue et les dénoue en des étreintes vagues,
Vibrante d'un muet et magnétique appel.

Tantôt groupés en chœur au bord des pierres rudes,
Tantôt filant sous l'onde un sillon étoilé,
Un charme plus qu'humain sort de leurs attitudes,
— Et dans cet Océan fait d'un flot isolé,

Peuple mystérieux que quelque dieu soulève,
On les voit, aux yeux des badauds, réaliser
Tout ce que peut mêler la légende ou le rêve
De grâce et de vertige à l'éternel Baiser.



Visions d'autres temps, je pense à vous, Sirènes !
Lorsque, des bords fatals de Capri, douce aux flots,
Ployantes sous la lune et les mains d'astres pleines,
Vous meniez votre ronde autour des matelots !

Filles de volupté, flancs purs comme des urnes,
Votre mensonge est beau plus que la vérité,
Et, vaste enchantement sorti des eaux nocturnes,
Sans cesse votre chant berce l'antiquité.

On voit luire, symbole ardent et funéraire !
A travers les coraux, vos seins chargés d'amour,
Et l'on ne connaît plus si, joignant leur mystère,
La femme est plus profonde ou l'abîme plus sourd.

C'est qu'ils avaient, ceux-là, vierges, d'où vous naquîtes,
Des âmes de prophète en des yeux enfantins,
C'est qu'ils étaient les Grecs divins, pères des mythes
Et pour peupler l'azur de vos torsos marins,

Sans doute il a suffi que, les mains sur les tempes,
Quelque pâtre amoureux de Lesbos ou d'Éphyr
Vit la danse onduler et fuir, des hippocampes,
Sur le sable ignoré que le flot vient blanchir.

Mais aujourd'hui nos fronts, où l'idéal n'importe,
Ont des songes moins fiers, et des vouloirs plus grands.
L'univers est conquis, et la légende est morte.
Vous n'êtes plus, hélas ! à nos yeux différents

Qu'un petit animal bizarre et vif, que semble
Cambrier encor l'orgueil du passé dérobé,
Mais qui sèche plus vite aux doigts, où sa mort tremble,
Qu'un peu d'écume, du cœur lourd des mers tombé.

Et pour les hommes, foule âpre qui vous effare,
Vous ne chanterez plus, compagnes d'Astarté,
Dont nous avons d'un nom, comme un affront, barbare,
Tué la précieuse et dernière beauté.

Novembre 1908.

CŒUR-DE-NEIGE

COMÉDIE EN UN ACTE

*Représentée pour la première fois, à Paris,
Salle des Horticulteurs de France, le 7 mars 1908.*

Sonnet-Dédicace

A mes amies Marie-Louise et Berthe Albert.

*L'anneau de Cœur-de-Neige est tombé dans la mer,
Dans la mer scandinave où dorment les légendes...
Mais l'onde est vaste, et le vent a des ailes grandes :
Le vent l'a rapporté sur le rivage amer.*

*Sur la rive, où le monde ouvre ses sarabandes,
Il gît, et les hommes l'ont vu, fidèle et clair...
Et tous ont dit: « L'amour s'en va. La foi se perd!
La main blanche aux doigts fiers n'est plus, que tu demande*

*Mais près de vous, ô brune et blonde, j'ai surpris
Que le monde est menteur, et qu'en lui refleuris
Il est des cœurs encore aussi hauts que les cimes !*

*C'est pourquoi, vous offrant l'humble anneau de mes rimes,
J'ai voulu, comme on prend de rares compagnons,
Au cercle de ces vers enfermer vos deux noms.*

Tours, 3 décembre 1906.

COEUR-DE-NEIGE

PERSONNAGES

COEUR-DE-NEIGE. | LE PRINCE CHRISTIAN.

(Au temps de la Légende.)

Un paysage du Nord. — L'horizon est fermé de pâles montagnes dont les versants se découpent, plus clairs, en lignes de cristal.

Au fond, dans le port, toute une flotte apparaît, lointaine, immobile, comme glacée de brume. Un vague soleil naît.

A droite, la maison de Cœur-de-Neige se prolonge sur la scène par une terrasse à large rampe sculptée. Sur cette rampe la neige de la nuit s'est amoncelée, et elle a lentement tapissé la pierre tandis que le givre brodait l'eau.

SCÈNE I

COEUR-DE-NEIGE, *debout, rêveuse, sur la terrasse
et regardant au loin la foule des navires.*

Toute une flotte est là... Je vois des silhouettes
De bricks lointains, et des profils de goëlettes,
Et ces mâts inégaux dont le port se peupla
Disent chaque voilier... Toute une flotte est là.
Elle a dû faire un long voyage, et dans ses toiles
Vu se prendre souvent le vol bleu des étoiles,
Jusqu'au jour où, se sentant lasse, elle revint...
Hélas! ici la brume est si lourde, qu'en vain
Je cherche en haut des mâts la flamme à couleur double;
Je ne vois rien, sur le ciel gris, qu'un ruban trouble.

(*Elle soupire.*)

Et d'ailleurs, à quoi bon ?.. Depuis six ans, combien
En ai-je vu flotter, qui n'étaient pas le sien ?
Combien, depuis six ans, dans cette anse immobile
Sont passés, réveillant un espoir inutile ?
O mon prince ! ô Christian ! Lorsque, lassé du sort,
Un jour, comme ceux-là, vous reviendrez au port,
Lorsque, dans l'air natal où l'alcyon se penche,
Votre bannière enfin frémira, verte et blanche,
Alors, en contemplant ces glaciers d'Angselneur
Dont vous avez peut-être oublié la pâleur,
Vous songerez au cœur d'enfant, fidèle et grave,
Qui de l'autre côté du golfe scandinave
Attendit, incliné sur l'Océan comme eux,
Et seul dans son amour ainsi qu'eux dans les cieux.

CHOEUR DE JEUNES FILLES, *chantant au loin* (1),

Viens, nous allons sur la montagne
Où les edelweiss sont fleuris.
Le chamois brun nous accompagne,
Au pied agile, à l'œil surpris.

(1) La musique de ces couplets est du compositeur Fernand Jouteux.

O paresseuse Cœur-de-Neige !
Viens, l'on t'attend, l'heure s'abrège,
Et les edelweiss sont fleuris.

CHŒUR DE JEUNES GENS, *répondant.*

Passez, passez, ô jeunes filles !
Cœur-de-Neige ne viendra pas.
Passez, faneuses sans faucilles.
Ce n'est qu'en de rudes frimas
Que les edelweiss ont leur tige.
Cœur-de-Neige a peur du vertige.
Cœur-de-Neige ne viendra pas.

TOUS *s'éloignent en riant et en chantant gaiement.*

O Jeunesse ! attendre est folie.
Nos monts déserts n'ont point d'échos.
Aimons ! Cueillons ! Brève est la vie ;
Et les edelweiss sont éclos !

CŒUR-DE-NEIGE, *les suivant des yeux.*

Ce sont des fiancés qui passent sur la route.
Ils viennent de la plage, et je pourrais sans doute

Savoir, par eux, quels sont tous ces vaisseaux, au port...
Mais non ! ne disons rien !...

(Elle redescend lentement vers sa maison.)

Ils en riraient encor.

Leur pitié n'est pas moins que leur chanson, moqueuse,
Car ces blonds amoureux, à la lèvre joyeuse,
Croient qu'un serment ne peut, comme un baiser, lier...

(Elle s'arrête sur le seuil, mélancolique.)

Je t'attendrai, pourtant, mon vaillant chevalier !
Le jour où tu partis — je m'en souviens sans cesse —
Tu m'a dit : « Ma beauté, je vous ferai princesse :
Mais je veux, pour qu'un nom tout-puissant vous portiez,
Mettre dans mes couleurs un trésor à vos pieds.
Attendez-moi. Soyez fidèle et sans alarmes.
Je vais chercher pour vous de quoi dorer nos armes.
Vous me rendrez, comme un doux gage, à mon retour,
Cette bague, où je mets en prison mon amour. »
Ah ! Christian ! Vous aviez vingt ans, j'en avais quinze !
Depuis, mon doigt s'est fait plus fin, l'anneau plus mince,
Et votre amour d'enfant, peut-être est délivré...
Qu'importe ! J'attendrai malgré tout, j'attendrai

Jusqu'à ce que mon rêve ait vu fuir ma jeunesse,
Jusqu'à ce que, fidèle à celle qu'on délaisse,
Cette neige, lent vol que les ans glaceront,
Triste et pure, ait monté de mon cœur à mon front.

(Regardant au large.)

Hélas ! Christian est loin. Ce brouillard où tout plonge
N'a pas diminué. Rentrons, mon pauvre songe !
Et puisqu'il faut que l'heure passe, allons tous deux,
Près des fuseaux d'ivoire au bruit laborieux,
Dévider, fil qui roule et regret qui s'épanche,
Toi, tes blancs souvenirs, et moi, ma laine blanche.

(Elle sort. — Entre Christian par le fond, superbe, dans un satin de féerie, l'épée au côté, la moustache élégante.)

SCÈNE II

CHRISTIAN, *il s'arrête*
et regarde autour de lui d'un air surpris.

Ma foi, c'est une chose admirable vraiment !
J'arrive, et voilà bien six ans, assurément,
Que ce pays n'a vu la couleur de mes plumes.
Je mets ma flotte au port dans un conflit de brumes ;
J'adresse au ciel Danois un coup d'œil filial,
Et je descends à terre, ayant rempli, loyal,
Pour cette occasion d'une importance expresse,
Mon chapeau de saluts et mon cœur de tendresse.
Bah ! ce galant fardeau m'enrichissait en vain.
Nul ne m'a fait l'honneur de me tendre la main.

Les bambins, qu'éblouit mon manteau militaire,
S'en allaient sur le seuil questionner leur mère;
Mais leur mère, hochant le front, baissait la voix...
Et debout dans le flot, les pêcheuses d'anchois
Que j'ai souvent, pardieu ! prises par le corsage,
En me voyant venir du côté de la plage,
Plus promptes à plonger qu'un vol de courlis bruns,
Ont fui, m'éclaboussant de rires et d'embruns.
— Je trouve à cet accueil un intérêt fort mince.
Ainsi donc, Angselneur, cité dont je suis prince,
Le jour où sur tes bords me ramène le flux,
Ton peuple, après six ans, ne me reconnaît plus !
M'avez-vous à ce point changé, soleils d'Europe,
Qu'Ulysse, à son retour, effare Pénélope ?...
Ah ! je vous le demande à vous, calmes ruisseaux,
Qui m'avez vu, gamin toujours prêt aux assauts,
Sur vos miroirs gelés tenter tant de glissades,
Suis-je encor votre frère, ô mes vieux camarades ?

*(Il se penche sur un petit cercle d'eau que
la neige a formé sur le sol et s'y regarde
mélancoliquement.)*

Hélas ! qui m'aura pu garder son amitié,
Neige de mon pays, si tu m'as oublié ? ..

— Et pourtant, je le sens, penché sur mon image,
Tu t'étonnes aussi, toi, franche et sans mirage,
D'avoir à retrouver, cher souvenir enfui,
L'écolier d'autrefois dans l'homme d'aujourd'hui.
C'est que le monde, hélas ! rude à toute innocence,
Met vite au front le hâle, au cœur l'expérience ;
Car il tend, dur lutteur, de ces cordes, son arc.
Celui qui te revient, mon pauvre Danemarck,
Est sceptique, ayant vu dans un même voyage,
La fortune inconstante, et la femme volage,
Et l'homme plus trompeur que la Rose-des-Vents.
Mais celui-là qui t'a quitté, voilà six ans,
Ah ! je le vois encor, vers ta rade, descendre...
C'était un fier jeune homme, ignorant, simple et tendre.
Il regardait sans peur dans ton ciel hasardeux.
Il était fou peut-être. O neige, il valait mieux !...

(Il s'arrête, comme stupéfait de lui-même.)

A quoi vais-je rêver ? — Décidément je pense,
— Tant je suis étonné de ma propre éloquence —
Que par ici flottante à l'heure où j'arrivai,
Quelque vague tristesse errait sur ce pavé.
— Voyons, où sommes-nous, d'abord ? — Cette terrasse,
Ces ruelles où l'eau sur les pignons se glace...

La façon dont on voit le port de ce côté...
Parbleu ! je reconnais ce coin, en vérité !
Et vous aussi, balcon, seuil que l'écu protège,
Salut, amis !... C'est la maison de Cœur-de-Neige !

(Pensivement.)

— Cœur-de-Neige !...

(Après un silence plein de réflexions.)

Il me semble avoir, de mon voilier,
Entendu tout à l'heure un refrain singulier...
Oui, c'était bien ce nom qu'ils mêlaient, invincible,
A leurs conseils moqueurs...

(Avec un sourire léger.)

— Bah ! serait-il possible ?...

(Il examine curieusement la maison close.)

Elle est peut-être là... Tout est fermé... Pourtant
Il semble qu'à travers ce mystère on entend
L'actif bruit du rouet qui bourdonne et qui saute...
Ah ! comment deviner !... — Cette fenêtre est haute. —

Si j'essayais, par la terrasse...

(Il monte vivement la terrasse, se penche au dehors, regarde dans les vitres de la croisée gothique, et tout à coup, avec un peu d'émotion :)

Je la vois.

C'est elle. Elle est vêtue en blanc comme autrefois.
Elle est plus grave. Elle est plus grande. Elle est plus belle.
Allons ! que disait donc cette chanson ! Fidèle ?
Fidèle avec ces yeux d'ambre, ce sein nerveux,
Fidèle après six ans d'un silence douteux,
Alors que celui-là qui, pour un sot voyage,
L'a quittée, insensé, ne lui laissa pour gage
Qu'une promesse au cœur et qu'une bague au doigt !
Pardieu !... Le fait est rare, et ce serait, ma foi,
Une histoire d'amour moins qu'un conte de fée.
La femme en tout pays de caprice est coiffée.
J'en ai trop vu mentir pour croire à celle-là.

(Il la regarde longuement.)

Elle est triste pourtant. — Pauvre petite, elle a
Les yeux bien loin du fil qui court sous sa main vive.
A quoi donc rêve-t-elle ainsi, tout attentive ?...

Quelque chose au dehors paraît l'intéresser.
Elle se lève, et semble aux fuseaux renoncer.
Elle approche... elle vient par là... — Dieu ! me va-t-elle
Reconnaître ? — Entendrai-je enfin, douce et réelle,
Une voix prononcer mon nom dans Angselneur ?
Quoi ? que va-t-elle dire en sortant ?

CŒUR-DE-NEIGE, *apparaissant sur le seuil.*

Monseigneur...

(Elle salue distraitemment et passe.)

SCÈNE III

CHRISTIAN — CŒUR-DE-NEIGE

(Cœur-de-Neige, de l'autre côté de la terrasse, considère de nouveau les navires — Christian, désappointé, ne la regarde pas.)

CHRISTIAN, *à part, soupirant.*

Allons, décidément, c'est chose trop certaine.
Nul ne me reconnaît. On me regarde à peine;
Et comme en l'autre, alors que mon front s'y pencha,
J'ai lu mon sort au fond de cette neige-là.
Hélas ! l'absence a tort. C'est juste !

COEUR-DE-NEIGE, *à part, de l'autre côté.*

C'est étrange !

Mon fuseau rompt. Ma laine ou casse ou se mélange ;
 Tout m'ennuie aujourd'hui. Sans cesse, malgré moi,
 Je songe à cette flotte ; et je ne sais pourquoi
 Mon fol espoir y tremble avec la moindre vague.

CHRISTIAN, *de même, la regardant,*

Gageons que ma pensée est loin de cet œil vague !
 Gageons qu'il ne faudrait, pour le voir s'éveiller,
 Que le bonjour galant d'un hardi cavalier,
 Et qu'un baiser pressant, ravi sans trop d'adresse,
 Suffirait pour que glisse en l'ombre et disparaisse
 L'anneau qu'à ce doigt fin mit le Prince Christian !
 Gageons...

(Il sourit d'un air singulier.)

COEUR-DE-NEIGE, *de même.*

Je ne vois rien. Le ciel, comme un écran,
 Met sa brume toujours sur le golfe, plus dense.
 Hélas ! vous l'ignorez, Christian, ce que l'absence

A d'angoisse parfois !

CHRISTIAN, *de même, réfléchissant.*

Moi-même... Pourquoi pas ?

Je suis un étranger pour elle... Oh ! c'est un cas
Fortuit... En vérité, là peut-être est la preuve...
Je peux — mettant ainsi sa constance à l'épreuve —
Faire la cour à Cœur-de-Neige incognito.
— Mon brick m'attend et part, si je veux, aussitôt...
Ma foi, si fou soit-il, ce caprice m'attire !
Essayons !

(Il s'interrompt, pensif.)

Hum !... c'est bon ! — Mais que vais-je lui dire ?
— Ah ! j'ai mon plan !

*(Il frise sa moustache, relève son feutre, lend
son pourpoint.)*

Pardieu ! nous allons bien savoir
Jusqu'à quel point cette vertu songe au devoir !

(Il s'avance, souriant, vers Cœur-de-Neige.)

CŒUR-DE-NEIGE, *toujours immobile, devant la route.*

Le vent fraîchit. Rentrons où le travail m'appelle.
Je ne saurai rien aujourd'hui.

(Elle se retourne pour partir et se trouve en face de Christian, qui salue élégamment.)

CHRISTIAN

Mademoiselle !...

(Cœur-de-Neige s'arrête et le regarde.)

Tout à l'heure, en quittant ce logis isolé,
Vous m'avez vu debout au seuil. Il m'a semblé
Lire en vos yeux quelque surprise : je m'explique...

CŒUR-DE-NEIGE, *l'interrompant.*

Vous vous trompez, seigneur. Cette place est publique
Et je m'occupe peu du regard des passants.

(Elle veut continuer sa route.)

CHRISTIAN, *la relevant encore, moins triomphant.*

C'est que — pardonnez-moi ces propos insistants ! —
Je serais désolé si vous croyiez, madame,
Qu'un motif curieux... ou vain...

COEUR-DE-NEIGE, *un peu surprise et contrariée.*

Nul ne vous blâme,
Seigneur. Je ne saurais m'offenser d'un regard
Que je n'ai point même aperçu.

(Elle passe devant lui et remonte vers sa maison)

CHRISTIAN, *à part, la suivant des yeux*

Diable ! elle part !...
Ah ça ! m'a-t-elle pris pour quelque obscur poète
Errant ? Fâcheux soupçon qu'il convient que j'arrête !
Les femmes aiment fort que le nom soit brillant,
Comme l'habit.

(Haut, nonchalamment, à Cœur-de-Neige.)

Je viens d'assez loin. M'ennuyant

D'être prince et d'avoir une cour d'oisifs pleine,
Je voyage. J'arrive en ce pays à peine,
Et je descends même. à l'instant du port...

COEUR-DE-NEIGE, *déjà sur le seuil, s'arrêtant, saisie.*

Du port ?

CHRISTIAN, *continuant, avec une satisfaction ironique.*

J'y fus, en vérité, retenu tout d'abord
Par les gens accourus en foule sur la côte.
Tous...

COEUR-DE-NEIGE, *se rapprochant, attentive.*

Une foule ?

CHRISTIAN

Tous, l'air joyeux, la voix haute,
Regardaient, très surpris, la mer pavoisée...

COEUR-DE-NEIGE, *à qui échappe un cri de joie.*

Ah !

CHRISTIAN

Et j'eus, s'il faut le dire enfin, quelque peine à
Passer, parmi l'accueil bruyant, les cris de fête,
Les acclamations, la rumeur indiscrete
Des questions...

CŒUR-DE-NEIGE, *avidement.*

Ah ! Dieu ! Qui donc acclamaient-ils ?

CHRISTIAN

Mais enfin je compris que, murmures civils,
Cette joie à cent mâts de la mer adressée...

CŒUR-DE-NEIGE, *éperdue.*

A cent mâts ! Mais alors... alors...

CHRISTIAN

... était causée
Par l'arrivée au port de mes vaisseaux.

COEUR-DE-NEIGE, *tout à coup très pâle, et reculant.*

Ah ! c'est ?...

CHRISTIAN

Et m'échappant du flot curieux qui croissait,
Je vins ici, cherchant un peu plus de mystère,
Sur cette place, où le chemin, brusque, s'éclaire.
C'est alors...

*(S'apercevant que Cœur-de-Neige, immobile,
les yeux fixes, ne l'écoute plus.)*

Mais, pardon ! Vous ai-je, à mon insu,
Attristée ? Ah ! je vois...

COEUR-DE-NEIGE, *se réveillant, avec effort.*

Non... ce n'est rien !... j'ai cru...
C'était une folie, hélas, vite abattue !...
Excusez-moi !

(A part, avec accablement.)

C'est mon dernier espoir qu'il tue !

Ah ! je perds tout courage et tout rêve à présent !
Ce matin, — car ces choses-là, le cœur les sent, —
Je regardais la mer avec plus d'épouvante.
Et quelque chose en moi disait, las de l'attente :
Il ne reviendra pas, si ce n'est aujourd'hui !

CHRISTIAN, *qui l'observe, à part.*

— C'est fini. Cet émoi tout à coup, cet ennui...
Qu'est-ce donc dans ce cœur enfantin, qui se cache ?
Ah, par tous les démons, il faut que je le sache !

(Il s'approche de Cœur-de-Neige. Après un silence.)

Alors, vous vivez là... dans ce castel ancien...
Seule ?

COEUR-DE-NEIGE, *tristement.*

Non. Délaisée.

CHRISTIAN, *tressaillant.*

Hein ? Mais... vous allez bien

Sur quelque bras penchée, au soir, tendre et bavarde,
Regarder le retour des pêcheurs ?

CŒUR-DE-NEIGE, *de même.*

Je regarde,
De l'aurore au couchant, tourner mes fuseaux bruns.

CHRISTIAN

Toujours !... Vous n'avez donc aucuns parents ?

CŒUR-DE-NEIGE

Aucuns.

CHRISTIAN

Quoi ! Pas un cœur ami dans cette solitude ?
Nulle tendresse ?...

CŒUR-DE-NEIGE

J'ai deux gardiens : l'habitude,
Le souvenir.

CHRISTIAN, *souriant.*

A votre âge, le souvenir ?

COEUR-DE-NEIGE

L'âge est le même, hélas ! pour aimer et souffrir.
Le cœur l'apprend dès sa première rêverie.

(Regardant autour d'elle, un peu troublée.)

Mais je vous parle... ici... vraiment...

CHRISTIAN, *vivement.*

Je vous en prie !

Restez !... rien qu'un instant ! — Ainsi... vous l'aimiez ?

COEUR-DE-NEIGE, *surprise.*

Qui ?

CHRISTIAN

Mais celui... celui-là qui vous délaissa ?

COEUR-DE-NEIGE

Oui.

CHRISTIAN

Et c'était — je l'ai cru tout à l'heure comprendre —
Quelque marin sans doute, âme volage et tendre,
Quelque galant seigneur ?

CŒUR-DE-NEIGE

C'était mon fiancé.

(Elle regarde Christian qui, immobile et la tête basse, semble plongé dans de profondes réflexions, et, d'une voix très douce.)

Voyez-vous, sous le front même qu'on croit glacé,
Parfois saigne dans l'ombre une aventure ancienne...
Et si vous désirez savoir toute la mienne,
Prince, je veux bien vous l'apprendre. Écoutez-moi.

(Elle lève les yeux au ciel.)

Oui, voilà trop longtemps que mon chagrin s'accroît
D'un silence, où toujours il s'enferma, farouche.
Hélas ! ne voir jamais un œil tendre, une bouche
Amicale, cela vous brise. Il m'a semblé
Qu'un peu d'émotion tout à l'heure a tremblé

Dans votre voix. Est-ce pitié ? Je veux le croire.
Je vous ai dit, seigneur, à peu près mon histoire,
Et vous êtes le seul à n'en avoir pas ri.
Laissez-moi donc, ce cher secret longtemps meurtri.
Vous le confier tout, à présent, et peut-être
Obtiendrai-je un conseil qui m'importe à connaître. —
Ce fiancé, qu'ici jadis ils aimaient tous,
C'était un prince ! Un prince, oui, Seigneur, comme vous !
Il se nommait Christian. Ces choses sont lointaines.
J'étais enfant. Un jour, il m'a dit, dans les siennes
Ayant saisi ma main : « Je pars. Je reviendrai
Riche, et je vous ferai princesse. » J'ai pleuré.
Il m'a mis cette bague au doigt. Cinquante voiles,
Dans l'ombre, en rade, ouvraient leurs ailes aux étoiles.
Le lendemain, la mer mirait le ciel rêveur.
Depuis lors — et cela fait six ans, Monseigneur ! —
Chaque matin battait mon cœur à ma fenêtre.
Tous me disaient : « Folie ! Il ne peut plus paraître ! »
Mais moi j'avais dans l'âme un vivace oiseau bleu
Qui planait d'un vol fier sur tous les bruits d'adieu.
Ah ! celui-là, de très longs jours, me fut fidèle !
Je croyais à l'abri des atteintes son aile,
Mais hélas ! un mot tombe et le bonheur s'enfuit !
C'était l'Espoir. Seigneur, il est mort aujourd'hui.

CHRISTIAN, *très ému, à part.*

Mon Dieu !... Le voilà donc ton secret, Cœur-de-Neige ?
Et moi qui la croyais... Ah ! ciel ! A quoi pensais-je ?
Pauvre enfant !... Quel amour sublime et surprenant !
Six ans d'attente, et de courage !

CŒUR-DE-NEIGE, *d'une voix lente, et sans lever les yeux.*

Et maintenant,

Maintenant que vous savez tout, ma foi, mes peines,
Et mes chastes orgueils, et mes fièvres hautaines,
Ah ! dites-moi, faut-il pour ces songes déçus,
— Car aujourd'hui, je sais qu'il ne reviendra plus —
Qu'à jamais au bonheur possible je renonce ?
Faut-il, suprême et blanc, — j'attends votre réponse ! —
Que ma jeunesse en ses regrets tisse un linceul,
Qu'à mon doigt vieillissant cet anneau s'use seul.
Et que... pour un serment d'enfance ?

CHRISTIAN, *à part.*

Que dit-elle ?

Eh quoi ! cette âme aussi le dernier jour chancelle !
Et le devoir y fuit, menteur, dans un brouillard !...
Hélas ! combien de pleurs ont troublé ce regard !...

Pour lui rendre à l'instant la vertu, le sourire,
 La joie, il suffirait d'un mot... Vais-je le dire ?
 — Ah ! quel mauvais désir me poursuit, obsédant !...
 Je pourrais la sauver... — L'épreuve, cependant !

COEUR-DE-NEIGE, *soupirant.*

Répondez-moi, car je ne sais ce qu'il faut faire !
 Un scrupule parfois, trop subtil, s'exagère.
 A vous qui me parliez le premier, simple et vrai,
 Je demande un conseil loyal et le suivrai.
 Dites, m'est-il permis d'essayer de l'éteindre
 Ce triste amour que nul n'osa défendre ou plaindre ?
 Et... *celui* qu'attendait mon rêve évanoui,
 Puis-je, — comme ils me disent tous, — ... l'oublier ?

CHRISTIAN, *après un silence se rapprochant d'elle, et d'une
 voix tout à coup basse et pressante.*

Oui.

Qu'importe, ô Cœur-de-Neige, une chaîne irréaliste ?
 Vous êtes belle, enfant, et cette taille frêle
 Attend un bras robuste, et ce front doit presser
 Une épaule, et ce col est fait pour le baiser !
 Le bonheur garde, à qui le dédaigne, rancune.
 Si vous vouliez, enfant... à cette heure opportune

Si tu voulais comprendre et deviner un peu...
Un cœur est là qui t'aime et te l'offre...

COEUR-DE-NEIGE, *reculant effrayée.*

Ah ! grand Dieu !...

CHRISTIAN

Ne vous reculez pas ainsi, fière et surprise !
Je n'ai rien dit tant que j'ai cru votre âme éprise ;
Mais pouvais-je, à l'instant où le doute l'atteint,
Vous taire mon secret ?

COEUR-DE-NEIGE

O mon Prince Lointain
Pardon d'avoir voulu ce conseil ! Je soupire,
Et ne sais plus dans cette voix ce qui m'attire
Ou d'un souvenir cher, ou du trouble exprimé...
Hélas ! vous me parliez ainsi, mon bien-aimé !

CHRISTIAN, *penché sur elle.*

Ton prince ! Eh ! crois-tu donc, tandis qu'à ta croisée
Tu te meurs de l'attendre, ô blanche fiancée,

Crois-tu que du serment rapide il se souvient ?
 Dans ce vieux port, s'il y pensait, le crois-tu bien
 Qu'il te laisserait seule, et plus belle qu'aucune ?...
 Faut-il six ans, dis-moi, pour tenter la fortune,
 Et n'a-il pu, parmi tant de lieux traversés,
 Un soir, sous quelque ciel espagnol ou français,
 Rencontrer, tentateurs aux caprices avides,
 Deux yeux aussi brûlants que les tiens sont limpides ?
 Penses-tu, dans un cœur, si fière la vertu ?
 Ne sais-tu pas l'absence énervante, et crois-tu
 Que sur l'anneau qu'il t'échangea, belle insensée,
 Plus d'un baiser jaloux ne l'a pas effacée,
 Cette larme d'adieu, qui de tes yeux coula ?...

COEUR-DE-JOIE, *attérée.*

Ne dites pas cela ! Ne dites pas cela !
 Car je sens en moi-même un écho secret naître
 Qui ne vous dément pas !... O ciel ! dans tout mon être
 Une fièvre grandit, qui m'effraye à présent !
 Vais-je trahir, mon Dieu ! l'honneur avec l'absent ?

*(Le soleil commence à dissiper les nuages ;
 la lumière se fait plus blonde.)*

CHRISTIAN, *presque à son oreille.*

Défais donc un lien dont toi seule es captive !

L'Amour t'attend. Cette heure est à nous, fugitive,
 Livre-moi cet anneau s'il te fait peur, enfant,
 Et que ma main, pressant ta main, qui s'en défend...

CŒUR-DE-NEIGE, *lui arrachant sa main.*

Non ! non !... S'il revenait demain ?

CHRISTIAN

Eh bien ! Qu'importe ! —

Ton cœur alors sera si profond, et ta porte
 Si bien close, que nul n'en saura le destin !
 — Va, ne laisse pas fuir le bonheur ce matin !
 Qui sait, lorsque ce soir, mélancolique aïeule,
 Dans la petite chambre où tu rentreras seule,
 La lune suspendra son profil mensonger,
 Qui sait par quels regrets l'Amour va se venger !...

*(Le soleil, en rayons de plus en plus distincts,
 glisse et se pose un peu partout. La brume
 devient transparente. Christian se rapproche,
 impatient.)*

Et lui, le malheureux, que, pour un vain scrupule,
 Ton geste aura chassé, quand ton regard le brûle,

Si quelque jour, n'en pouvant plus porter le deuil,
 Il laisse son vaisseau frapper contre un écueil,
 Si, plein d'un souvenir dont la rigueur l'enfièvre,
 Sa main trouve un poison dont veuille encore sa lèvre,
 Et, trop las pour souffrir, trop faible pour ramer,
 S'il en meurt...

COEUR-DE-NEIGE, *l'interrompant, défaillante.*

Taisez-vous ! — Je pourrais vous aimer !

CHRISTIAN, *lui saisissant les mains, avec un cri de triomphe.*

Ah ! ton cœur a parlé ! — Tu n'es pas inhumaine,
 Et j'ai surpris l'aveu sur ta bouche hautaine !
 Viens ! — Tu ne peux plus rien refuser à mes vœux !
 Mon brick attend. Nous y fuirons, si tu le veux ;
 Tu sera mon idole et mon bien...

COEUR-DE-NEIGE, *dans ses bras.*

Soit ! je cède ! —

Ta voix a ces accents dans lesquels l'âme plaide,
 Qu'avait Christian, mais que sans doute il a perdus...
 Et je te rends l'amour qu'il ne mérite plus !

(Un temps. Elle lève les yeux vers sa maison.)

O solitude, où ma pensée erra vivante,
 Rouet vaillant, témoin de ma loyale attente,
 Vieux murs où va rester mon passé virginal,
 Il me faut donc vous perdre enfin... — N'est-ce pas mal? —
 Ah ! toute ma jeunesse innocente et sans ruse
 Se tait... Vous ne pouvez avoir pour moi d'excuse,
 Jours disparus, plein de candeur et de fierté !
 — Hélas ! j'ai vécu là, cygne au nid respecté ;
 Le ciel froid de tes nuits n'y portait que des rêves
 Sans trouble, ô Danemark ! et si parfois, des grèves,
 Un chant montait qui pût émouvoir mes vingt ans,
 Je regardais la neige, et sous mes yeux contents,
 Son éternel conseil brillait au clair de lune !...

*(Toute pensive, elle a laissé tomber son front
 dans ses mains. — Cependant, tandis
 qu'elle parle, le soleil a complètement
 envahi la scène, et la neige fond, peu à
 peu, sur toutes les pentes.)*

CHRISTIAN, *debout, très tendre.*

Tu t'es trompée. Aimer, voilà la loi commune.

Éternel ! as-tu dit ? — Eh bien ! regarde-là,
Celle dont l'orgueil vain, enfant, te conseilla :

Vois ! le soleil a dissipé l'hiver sans charme.
Les blancs flocons cèdent, surpris, à leur vainqueur,
Et chacun d'eux, tombé la nuit comme une fleur,
Comme une larme
Le matin meurt !...

Le ciel du Nord sent sa langueur qui s'évapore.
La neige fond sur tous les seuils, et c'est vraiment
Là qu'elle est belle, ô mon trésor ! sous l'astre ardent
Qui la dévore
En la baisant.

Pâle comme elle est ta beauté, ton nom, ta robe !
Viens, Cœur-de-Neige, et que mon bras s'enlace au tien !
Toute blancheur, au feu céleste un jour revient :
L'été dérobe,
L'amour obtient !...

*(Tout en parlant, il a laissé lentement glisser
sa main sur la main de Cœur-de-Neige, et
s'apprête à lui retirer son anneau de fian-
çailles.)*

CŒUR-DE-NEIGE, *conquise et souriante, penche la tête par-dessus l'épaule de Christian pour regarder sur la mer l'embrasement du Levant...*

C'est vrai... Tous les brouillards ont fui. L'aube est plus franche
Partons. Tu m'enivras. Je t'aime ! —

... et soudain elle aperçoit, délivrées par le soleil, toutes vivantes et claires dans le ciel du matin, les couleurs du Prince Christian, flottantes à toutes les cimes des mâts. Avec un grand cri, s'arrachant aux bras qui l'étreignent :

Verte et blanche !

Ses couleurs ! — Ah ! Christian ! Christian est revenu !!!

(Tendant les mains vers le port.)

Il est là ! — Cette flamme au flottement connu,
C'est la sienne ! — Son nom sur tous ces vaisseaux monte.
O mon Prince ! — Et moi qui... Dieu puissant ! Quelle honte !
Avec cet homme..., là... moi qui, folle, acceptais...
Christian ! n'écoute pas ! J'ai menti, je mentais !

Ce n'est pas moi ! C'était insensé ! — Moi... je t'aime !
Hélas ! c'est parce que ta flotte, en cet air blême,
Aborda, que mon cœur se sentait plein d'émoi !
C'est parce que ton pas sonna dans cet air froid
Que mon cœur se sentait plein de tendresse vague !
Je suis à toi. Toi seul m'émeut ! — Voici ta bague
A mon doigt ; nul n'a pu l'en ôter d'un instant !

(Avec un frisson d'épouvante.)

Ah ! j'étais dans les bras de cet homme pourtant ! —
Mon Dieu ! faudra-t-il donc, quand tu viendras, fidèle,
Chercher ta fiancée, ô prince errant pour elle,
Qu'elle te montre un front où la trahison rit !
Et si j'avoue, hélas ! ne vas-tu pas, subit
Et loyal, repousser cette main sans courage !
Ne vas-tu pas, pensif, reculer vers la plage ?...
O ciel, en l'apprenant, ce parjure, au retour,
Voudras-tu me les dire encor, mon cher amour,
Ces mots dont j'ai vécu six ans, vibrante toute,
Ces doux mots que toujours mon souvenir écoute,
Secret charmant dont ton adieu s'enseleilla ?...
Non ! non ! je l'ai trahi !... Mon bonheur est mort là.
Je n'ai plus droit au rêve exquis de ma jeunesse !
C'est fini !...

(Elle éclate en sanglots. Christian, qui est passé sans bruit derrière elle, lui prend doucement la main.)

CHRISTIAN, *d'une voix lente et profonde.*

« Ma beauté, je vous ferai princesse.

« Mais je veux, pour qu'un nom tout-puissant vous portiez.

« Mettre dans mes couleurs un trésor à vos pieds.

« Attendez-moi. Soyez fidèle et sans alarmes.

« Je vais chercher pour vous de quoi dorer nos armes.

« Vous me rendrez, comme un doux gage, à mon retour,

« Cette bague, où je mets en prison mon amour. »

(Sur les derniers mots, il s'agenouille et lui baise la main.)

CŒUR-DE-NEIGE, *bouleversée,*
fixant sur Christian un regard indécis et ravi.

Oh ! cette voix... ces mots que seul il sait... Rêvé-je ?
Saints du ciel ! Quel est donc cet homme ?

CHRISTIAN, *à genoux.*

Cœur-de-Neige,

C'est un fou qu'à tes pieds ramène ta vertu,
Un être d'ironie et d'orgueil, comprends-tu,
Qui cherchait dans toute âme une pente perverse...
Mais, grâce à Dieu ! le mal qu'un doute au cœur vous verse
Une larme suffit, sincère, à l'effacer :
Je baise cette main que je n'ai pu lasser.
Il est temps que les mots joyeux, tu les entendes !
Regardes-moi. Je suis celui que tu demandes.
A mon doigt comme au tien, vois l'anneau cher brillant...
Que ton cœur me pardonne, enfant. Je suis Christian.

COEUR-DE-NEIGE, *chancelante.*

Mon bien-aimé...

CHRISTIAN

Six ans de voyage et d'épreuves
Ont au profil d'enfant mêlé des lignes neuves,
Et tes yeux, où vivait un prince svelte et blond,
Ont devant l'étranger baissé leur cil profond.
Mais quelque chose en toi, qui l'entendait sans trêve,
S'est senti, quand il a parlé, sortir de rêve.
L'écho qui dans un coin de ton passé veillait
A joint ces mots épars au poème incomplet.

Il fut constant. Moi seul suis coupable d'offense.
Mais nous finirons mieux ce qui, troublé, commence...
Chère, au nom de l'époux, absous le fiancé.

CŒUR-DE-NEIGE

Mon bien-aimé, je suis, dans mon rêve exaucé,
Comme le voyageur qui monte sur nos cimes.
Il va. Le chemin blanc prend des aspects d'abîmes.
Toujours quelque glacier lui cache l'horizon ;
Il doute si sa route est épreuve ou prison.
Enfin, sur le dernier ravin pâle qui s'ouvre,
Il lève un front lassé par l'attente et découvre
Que l'âpre et long sentier l'a conduit au soleil.
Prince Lointain, mon trouble à sa joie est pareil.
Hélas ! comme longtemps j'ai marché solitaire !
Comme tout s'est uni pour m'ôter la lumière !
Le temps mettant son masque aux traits que je connus,
Le ciel mettant sa brume au nom, sur les mâts nus.
— Mais te voilà ! — Je tiens ta main... ta main tressaille !
Que parles-tu d'offense et d'orgueil ! Je défaille.
Je ne veux rien — pauvre être enfin libre d'aimer ! —
Qu'entendre mon cœur battre, et ta voix me nommer !...

CHRISTIAN

Par le ciel ! L'homme est fou qui, suivant de faux charmes,

D'un ange aussi limpide a fait couler les larmes !
 — Que votre foi sourie à ces mâts reparus,
 Séchez vos yeux, Madame : ils ne partiront plus !

COEUR-DE-NEIGE, *souriante.*

Ah ! je te crois ! — Hélas ! j'ai toujours — folle histoire ! —
 Cru tout ce que ta voix m'a voulu faire croire !
 Mais... dis-moi donc... pourquoi six ans rester là-bas ?
 C'est bien long !... Qu'as-tu fait ?... Tu ne me réponds pas ?

CHRISTIAN

Vois-tu, le monde est grand, ses surprises nombreuses.
 Il est, sous d'autres cieux, des terres dangereuses
 Où le temps, qui chez nous coule en flots transparents,
 Se boit, hâtif et trouble, à d'étranges torrents.
 Et cependant la lèvre y plonge, âpre, et s'y leurre,
 Et croyant toujours proche une source meilleure,
 Le cœur est vieux, avant d'être désaltéré.
 Hélas !.. je cherchais là...

COEUR-DE-NEIGE

La fortune ?... c'est vrai !

Eh bien ! l'as-tu trouvée enfin, l'enchanteresse
Que si fidèlement poursuivait ta jeunesse ?
Et ce trésor qu'au prix de tant d'efforts sans nom,
Tu désirais pour moi, le rapportes-tu ?

CHRISTIAN

Non.

J'ai laissé fuir l'oiseau doré par inconstance !
Mais ne regrette rien ! ni les maux, ni l'absence...
Je te rapporte une âme où le malheur errant
Fit plus tendre l'amour, et le respect plus grand,
Et — clairvoyance acquise au prix d'un dur caprice ! —
J'adore en toi la Sainte et la Consolatrice.

CŒUR-DE-NEIGE

Ce sont des mots si doux qu'ils vous mettent d'accord.
Pourtant... je voudrais bien une réponse encor.
Dis-moi, puisque — pauvre âme à tous les vents froissée ! —
Tu revenais ici chercher ta fiancée,
O mon Christian, pourquoi si longtemps t'être tu ?
Pourquoi m'avoir parlé d'un amour défendu ?
Pourquoi m'avoir caché ton nom, et laissé croire
Que cet amour était parjure à ta mémoire ?

Moi qui depuis six ans attendais, toute à toi,
Pourquoi cette souffrance au dernier jour ?

CHRISTIAN, *baissant la tête.*

Pourquoi ?

CHŒUR DES JEUNES FILLES, *éclatant au loin.*

Nous revenons du mont avare
Où les edelweiss sont fleuris.
Nous avons cueilli la fleur rare !
Le but est haut, dur le glacis...
Mais nous avons marché sereines,
Et nos robes blanches sont pleines,
Sont pleines d'edelweiss fleuris !

CHŒUR DES JEUNES GENS, *continuant.*

Pour atteindre au trésor des cimes,
Il faut aimer, et puis oser.
Si quelqu'un a peur des abîmes,
Nos bras s'offrent contre un baiser.
Elles ne sont point trop rebelles...
Pour atteindre le cœur des belles,
Il faut aimer, et puis oser.

TOUS, *gaiement, plus près.*

Jeunesse ! le doute est folie !
Dieu ne fit point d'espoirs trop hauts.
Aimons ! Cueillons ! Brève est la vie !
Et les edelweiss sont éclos !

COEUR-DE-NEIGE, *souriante, à Christian, qui,
pensif, a écouté.*

Ce sont des amoureux, bras galants, souples tailles...
Ils sont allés chercher la fleur des fiançailles,
Et leur chanson toujours, moqueuse, ici revient...
Mais ils ne savent pas que le seuil, clos si bien,
S'est ouvert, et qu'un doux absent, pour les confondre,
Y reparut...

CHRISTIAN

Pardieu ! nous allons leur répondre.
Viens, mon amour ! — Je veux dire à ces beaux railleurs
Que sans gravir les monts, sans troubler les hauteurs,
J'ai su cueillir la fleur suprême, à qui se rendent
L'edelweiss blanc, la femme pure.

CŒUR-DE-NEIGE

Et s'ils demandent
Le nom de ce prodige étrange et triomphant ?

CHRISTIAN

Je prendrai dans ma main ta frêle main d'enfant,
Et leur dirai : « Jetez ici toutes vos gerbes.
Courbez les fins boutons et les tiges superbes,
Et saluez — juste retour, tardif honneur ! —
Cœur-de-Neige, demain Princesse d'Angselneur. »

Rideau.

Sur le Château d'Amboise

A C. M. Savarit.

Amboise, vieux château dans l'azur immobile,
Rempart, tour à créneaux, flèche que l'air profile,
 Parc si doux à fouler,
Toi qui, toujours debout dans ton antique gloire,
Regardes, depuis six cents ans, couler la Loire,
 Et le temps s'en aller,

O témoin ! un passé formidable t'habite !
Tu contemples, splendeurs que le soir ressuscite,
 La pourpre de dix rois...
Ah ! qui sait, quand l'été, ta porte a l'air d'attendre-
Si tu n'écoutes pas de la forêt descendre
 La chasse des Valois.

Fêtes ! course aux flambeaux, pas d'armes, jeu de paume !
Le panache flottait où résonna le heaume,

Gestes qui ne sont plus !

Charles était prodigue et François magnifique.

Ils firent de tes murs, pleins d'un cortège unique

La Cité des Saluts...

Mais tous ces hôtes, dont l'ennoblit la visite,

Stuart et Charles-Quint, Ronsard et Marguerite,

Vinci, le Florentin,

Malgré le sort fameux sur ton seuil qui les croise

N'emplissent pas de leur grandeur, château d'Amboise,

Ton tragique destin.

Car, hélas ! monument de la grâce française,

Tu fus un jour prison, sinistre, et dont l'air pèse,

D'un vaincu pâle et fier,

Et ta pierre, et ton sol où la biche s'effare,

Répéteront toujours, plus haut qu'hymne et fanfare

Ce nom : Abd-el-Kader !

..

Il s'était, le grand trouble-fête,

Entendant venir la conquête,

Capitaine au front de prophète,
Levé tout blanc du désert roux.
Douze ans il mit, fière syllabe
Narguant l'Europe au pas de crabe,
Le galop d'un cheval arabe
Entre la libre Afrique et nous.

Il était celui que l'espace,
Le grand sable où meurt toute trace.
Ami du révolté qui passe,
Cache dans son mouvant manteau.
Puis, tout plein des voix de l'abîme,
Tantôt le val, tantôt la cime,
Le revoyait, démon sublime,
L'arme au poing, aux dents le couteau.

Suivi de ses cavaliers maures,
Il défendit, aux vents sonores,
La terre où sont les sycomores,
Tlemcen, Mogador ou Blidah.
Les cœurs sont forts pour la patrie !
Sa main qui pille était chérie,
Et chaque tente d'Algérie
Accrût sa suite d'un soldat.

Un sceptre était dans son allure.
Épris d'une immense aventure
Il rêvait l'Afrique future
Louant sa loi, qui la soumet.
Il pouvait fonder cet empire,
Ayant, qu'on le craigne ou l'admire,
Dans sa tempe au puissant délire
Le sang juste de Mahomet.

Hélas ! toute fortune est brève !...
Avant que son bras le soulève,
Le néant atteignit son rêve,
Épouvante de l'Occident.
Trahi, laissé par ses fidèles,
Survivant seul à tous les zèles,
Le vieux chef baissa les prunelles
Et vit son désastre évident.

Il voulut fuir au désert fauve...
Les siens, ô deuil ! à son front chauve
Barrèrent la route qui sauve.
L'espoir mort ! l'exil interdit !...
La France, aux monts qu'elle accapare.
Attendait... Le dernier barbare
Alors monta sa jument rare
Vint aux chrétiens, et se rendit.

Il demanda pour toute grâce
Qu'on lui laisse une chère place
Où pleurer sa gloire et sa race,
Voulant à la Mecque finir.
Les vainqueurs, facile clémence,
Cédèrent à sa noble instance.
Un prince, fils du roi de France,
La reçut devant l'avenir.

Puis le vaisseau qu'on organise
Vint le prendre, et dans l'âpre bise
S'en fut... Mais la rive promise
Ne vit jamais son pavillon !
On lui gardait ici sa geôle.
Ce chef, hélas ! qu'un grand nom frôle,
Eut au bout de son vaste rôle,
Le destin de Napoléon !...

∴

Amboise, et ce fut toi, du captif plein de gloire,
Qui fus la Sainte-Hélène aux mornes horizons,
Sol qui portes les lis de dix siècles d'histoire,
Et qui sembles fleurir, au soleil, des blasons !

On mit dans tes murs clos sur tant d'heures hautaines
Les enfants du désert au désert dérobés,
Et tes créneaux montraient, au couchant, sur les plaines,
Ce vol d'oiseaux du Sud dans nos frimas tombés.

Eux, leurs burnous traînant tout le jour sur tes dalles,
Erraient, dans la bastille où nous les oublions,
Rêvant au sable immense où passent les cavales
Et qui porte, éternel, la couleur des lions.

Ils avaient froid ! — Dans l'âtre aux écussons de pierre,
Ils jetaient tout ce qu'à leur malaise on livra,
S'étonnant de brûler une forêt entière
Sans retrouver le clair rayon du Sahara...

L'Occident les prenait un à un, en silence.
Il en mourut vingt-cinq, d'un mal sourd condamnés,
Et les mères, au vent fatal qui vient de France,
Durent dans un linceul coucher leurs nouveau-nés !

Ton herbe encor recouvre, ô jardin d'agonies !
Les deux enfants d'un sang royal qui s'insurgea...
Hélas ! comme il t'emplit de plaintes infinies
Le tertre où sont les os d'Ahmed et de Kredja !

— On les laissa cinq ans, ces hommes, groupe étrange,
Boire la nostalgie à ton ciel azuré.
Puis Napoléon III se souvint que Dieu venge,
Que l'Afrique était prise et qu'on avait juré.

Et devant le proscrit que son oncle eût fait prince,
Simple et grave, il baissa la herse du château.
Les Arabes, au long de l'antique province
S'en allèrent, le cœur battant sous le manteau,

Mais, voyant la muette et blanche caravane
Passer dans nos cités, les yeux vers le Levant,
Nul ne comprit le deuil, sur ces vaincus, qui plane.
Et tu t'es tu, peuple héroïque et décevant,

Qui, cinquante ans plus tôt, d'un long cri de tendresse
Saluais la Pologne âpre à rompre son frein,
Et dont la foi, libératrice de la Grèce,
Venait de rallier le monde, à Navarin !

..

Pourtant, sur ces remparts, d'où l'on voit fuir cent lieues,
Devant l'horizon clair plein de collines bleues,
Un charme immense et pur tient le cœur abîmé...

France, ô vase d'oubli, que ta puissance est haute !
Taisons-nous sur ce sol plus fort que notre faute :
Les malheureux ! — Ils l'ont aimé.

Ils l'ont aimé, nous le savons, pays unique,
Le val superbe et calme où bat ton sang celtique,
Où ta sève, en blés d'or, sort du sillon noirci.
Ils ont aimé ton onde et tes champs, douce France !
Et — mystère divin où notre émoi commence —
Peut-être ta conquête aussi.

Car tu sais conquérir, ô toi ! comme on élève.
Sous ces fronts, à l'éclair souverain de ton glaive,
Des frissons ont grandi qu'ils n'avaient point connus.
Guerrière, en bataillons tu changeas les peuplades,
Et l'immortel orgueil leur reste, à ces nomades,
Des héros en eux survenus.

Et lui-même, le chef qu'un royal espoir quitte,
Qui sait, touché par le prestige de ton site,
S'il ne pardonna pas à ce néant si beau,
Et s'il ne trouva pas d'une funèbre gloire,
Puisqu'il devait, hélas ! en briser la mémoire,
Que son génie eût ce tombeau.

N'importe ! ta parole incessante et plaintive,
Redis-la nous toujours, plaine, et toujours plus vive !
Et puisse notre France, à qui tant fut ôté,
Sentant sa race aussi pleurer, d'un joug meurtric,
Se souvenir que rien n'est doux que la Patrie,
N'est juste que la Liberté !

LE RETOUR DES ROIS MAGES

LÉGENDE LYRIQUE EN 1 ACTE

PERSONNAGES

MELCHIOR }
BALHASAR } *Rois Mages.*
GASPAR }

L'ANGE AZRIEL

SATAN

Le Retour des Rois Mages

Le désert de Judée. Une nuit immense peuplée d'étoiles, où brille, à l'Orient, un astre surnaturel. L'ange Azriel étend les bras vers l'horizon.

SCÈNE I

AZRIEL

O plaine heureuse de Judée,
Lieux bénis dont les moindres noms
Passeront la suite insondée
Des âges et des horizons !
Toi qu'à jamais rendra sublime
Le cri, dont tressaille le ciel,
D'un enfant qu'un souffle ranime,
Salut, salut, sol immortel !

UNE VOIX, *sardonique, dans l'ombre.*

O désert que la fièvre habite,
 Poudre aride où le voyageur,
 Syrien, Mède ou Moabite
 Bientôt lassé, se couche et meurt !
 Cercle fatal aux caravanes
 Où rien ne guide, où rien ne croît,
 Deuil flottant sur des lignes planes
 Salut, salut, terre d'effroi !

(Satan surgit à côté de l'Ange.)

AZRIEL

Satan ! Que fais-tu là ?

SATAN

Je veille.

Ma place à la tienne est pareille,
 Azriel ; et cet air de feu
 Aussi m'appartient bien un peu.

(Il se frotte les mains.)

Ah ! ah !... Combien de personnages,
 Par son simoun et ses mirages,

Par son soleil aux durs ravages
Il m'envoya, le bon désert !
Marchands scythes dont les lainages,
A Tyr, furent payés trop cher ;
Chaldéens cherchant, l'œil en l'air,
Un astre au ciel plein de présages ;
Thébains regagnant leurs rivages.
Tous, grâce au sable où l'on se perd,
Cuisent à présent, fous et sages,
Dans la cuve de Lucifer !

AZRIEL

Silence !... Ton pouvoir immonde,
Malin, aujourd'hui disparaît.
Car, là-bas, sur la paille blonde
Où se penche un sein plein de lait,
Il est né, le Sauveur du monde !
Et ce sol dont hérita Sem,
Va voir passer, gloire profonde,
Les Mages qui, beaux comme l'onde
S'en reviennent de Bethléem !

Ils vont, foulant l'immense plaine,
Tous les trois, dans l'ombre, — Gaspar,

Le Nubien au front d'ébène,
Et Melchior, et Balthasar !

Hérode, à la crèche lointaine
Par ruse avait conduit leurs pas,
Mais vers le Maître plein de haine,
Instruits, ils ne reviendront pas.

Je leur ai, visible en un rêve,
Ordonné, de par le Seigneur,
De suivre, sans doute ni trêve,
La Surnaturelle Lueur !

Plus sûrs même que ne fut l'Arche,
Ils vont maintenant leur chemin.
Rien n'arrêtera dans leur marche
Ceux sur qui Dieu posa sa main !

SATAN, éclatant de rire.

Ta foi dans ces hommes est grande,
Azriel ! Et ne crains-tu pas
Qu'avant que l'étoile descende
D'aller vers elle ils ne soient las !

AZRIEL

En leurs cœurs l'extase commande.

SATAN

Parfois il suffit qu'on défende
Pour que le crime ait plus d'appâts

AZRIEL

Mauvais !... vainement tu supposes.
Ces hommes, dont j'ai le serment,
Pour avoir baisé les pieds roses
De Jésus fragile et dormant,
Ont, dans l'âme, de telles choses
Que tout, auprès, n'est que néant !

SATAN

Bah ! quand vient l'heure de l'épreuve
La chair cède... En veux-tu la preuve ?
Permits seulement qu'en ces lieux
Je tente ces trois bienheureux
Et tu verras si je m'abuse
Sur leur foi.

AZRIEL

Tu perdras ta ruse.

SATAN

Essayons donc ! Maître, je veux
 Qu'avant qu'en la plaine confuse
 La nuit rouvre ses voiles bleus
 Chacun d'eux, trahissant ses vœux,
 D'obéir à ta voix refuse...
 Puis-je l'essayer ?

AZRIEL

Tu le peux.
 Si j'autorise ta démarche,
 C'est pour qu'en sorte plus certain
 L'éclat du Seigneur trois fois saint.
 Épuise ici tout ton venin,
 Rien n'arrêtera dans leur marche
 Ceux sur qui Dieu posa sa main.

(L'Ange s'envole.)

SATAN

Au revoir donc, bel ange !... Rentre
 Au paradis plein d'hosannahs !
 Ce sable ardent devient mon antre
 Et le Mal sombre est dans mon bras !

(Azriel a disparu. Satan triomphant se dresse sur le désert.)

SCÈNE II

SATAN, *seul.*

(Il fait des gestes magiques et l'on voit apparaître peu à peu, autour de lui, tout ce qu'il évoque.)

Et maintenant, ô mornes perspectives,
Sous mon geste transformez-vous !
Qu'ici jaillisse une source d'eaux vives
Chantante au milieu des cailloux ;
Que sassafras, palmier, santal et saule
Mêlent l'ombre avec le parfum,
Et que les fruits d'un pôle à l'autre pôle
S'offrent en un été commun !

(Des silhouettes d'arbres frissonnent, la source jette un éclair. Toutes sortes de choses fleuries et mûres apparaissent.)

Claire oasis qu'un prodige balance,
Apparais divine en l'air bleu !
Par le désir attire qui s'avance
Et par l'ivresse retiens-le !

(La nuit pâlit. Une ligne rose cercle l'horizon.)

Et toi, soleil incendiaire et rouge,
Éclate dans les cieux vibrants !
La plaine où rien ne chante, où rien ne bouge
Va voir passer les Rois errants.

*(Satan disparaît comme le jour se lève.
Lumière éclatante. L'oasis merveilleuse resplendit dans toute sa beauté.)*

SCÈNE III

(*On entend l'HYMNE DES MAGES au loin.*)

Noël ! Noël !
Jésus dans la crèche champêtre
Descend du ciel.
Son règne est tel
Qu'on verra Jéhovah paraître
A son appel,
Et qu'éternel
Tu seras de l'avoir vu naître,
Sol d'Israël !

(*Les trois Mages apparaissent montés sur des chameaux.*)

GASPAR, *s'arrêtant et regardant Balhasar.*

J'ai soif !

BALTHASAR

Oui. ce soleil est torride et nous pèse !
Nous faudra-t-il longtemps vivre en cette fournaise ?

MELCHIOR, *sévère.*

Hommes légers ! — Voici cinq heures seulement
Que nous suivons l'ordre de Dieu, pieusement !
Marchons et reprenons sa louange !

(Ils reprennent l'HYMNE.)

Sa vue est douce aux âmes lasses
Comme le miel.
Il dort, les mains pleines de grâces,
Noël ! Noël !

GASPAR, *s'arrêtant de nouveau et humant l'air.*

Il me semble
Qu'une odeur de fruits mûrs sur ma narine tremble !

BALTHASAR, *de même.*

Et moi je crois entendre une eau fraîche courir !

GASPAR, *se retournant et découvrant tout à coup l'oasis.*

Oh !... Voyez ! !...

BALTHASAR, *ébloui.*

C'est l'Éden qu'un souffle a fait fleurir !

GASPAR

Sur l'horizon ondule une vapeur de palmes !

BALTHASAR

Enchantement !

GASPAR

Des fruits !

BALTHASAR

De l'ombre !...

GASPAR

Soyons calmes !

D'un mirage, souvent, ô désert, tu trompas !

BALTHASAR, *voulant s'élaner vers l'oasis.*

Essayons donc ! Cueillons !...

GASPAR, *de même.*

Goûtons !

MELCHIOR

N'approchez pas !

Vous vous perdez en suspendant vos pas !

Il fut dit : « Levez-vous de suite,

Et sans vous arrêter dès lors,

Fixant l'Étoile qui palpite

Suivez-la, car Hérode et le Malin sont forts ! »

Mes frères, de ce lieu détournez-vous !

GASPAR

Non, certe !

Cueillir un fruit n'est pas pécher !

(Il descend de sa monture.)

BALTHASAR, *faisant de même.*

Et l'ombre offerte

Prouve-t-elle pas Dieu sur nos besoins veillant ?

MELCHIOR, *soupirant.*

Parfois le Mal se fait au Juste ressemblant !

(Gaspar et Balthasar sont entrés dans l'oasis.)

GASPAR, *cueillant et goûtant toutes sortes de fruits,
les uns après les autres.*

Ivresse ! Ma gorge aride
Sent couler sur ses parois
En une liqueur limpide
Toutes les saveurs des bois !
Le meilleur de toutes choses
Se mêle dans ces butins :
Les noix ont l'odeur des roses,
Les lis le goût des raisins !

BALTHASAR, *qui, assis dans un berceau de lianes, se
balance mollement.*

La fatigue qui me brise
Cède à ces bras caressants
Que des murmures de brise
Rythment d'enchanteurs accents.

Ont-ils, ces flots qu'on voit pendre,
Des âmes en leur vol blond ?
Le geste de l'ombre est tendre
Comme une main sur mon front !

GASPAR ET BALTHASAR

Ensemble.

Oasis délicieuse
Ton charme nous affola.
Chante et brille, ensorceleuse !
L'oubli de la terre est là.

MELCHIOR

La foudre du Seigneur sur ces coupables gronde,
Cherchons à les sauver !

*(Il descend de sa monture et parait au
seuil de l'oasis. Gaspar et Balthasar
courent à lui.)*

GASPAR

Melchior ! Non, ces lieux où le délice abonde
Ne se peuvent désapprouver !

BALTHASAR

Il suffit d'en sentir vivre la paix profonde
Pour dans l'innocence rêver !

GASPAR *prend le bras de Melchior et réussit peu à peu
à l'entraîner.*

Viens, toi qu'un scrupule attache,
Dans ces bosquets sans pareils.
Le fruit que ma main détache
Contient mieux que des conseils.
Va, goûte, — et sens que ruisselle
En ton cœur tout un Avril !

MELCHIOR, *après avoir mangé le fruit.*

Hélas ! une saveur telle
Doit cacher quelque péril...

BALTHASAR, *prenant son bras de l'autre côté et
l'entraînant vers les lianes.*

Viens dans les lianes molles
Bercer tes sens épuisés.

Les branches ont des corolles
 Plus douces que des baisers.
 Viens ! viens ! — Tu sentiras vivre
 Les Mouvements et les Voix !

MELCHIOR, *étendu dans le feuillage entre Balthasar
 et Gaspar.*

Ce plaisir qui nous enivre
 Récèle tous tes effrois !

GASPAR ET BALTHASAR

Oasis délicieuse,
 Ton charme nous affola.
 Chante et brille, ensorceleuse,
 L'oubli de la terre est là.

Ensemble

MELCHIOR

Oasis délicieuse,
 Je tremble dans ton éclat.
 Ta splendeur est ténébreuse ;
 L'oubli du devoir est là.

GASPAR

Mais qu'est-ce donc ?... Je sens ma tête fléchir toute...

MELCHIOR

Mon front s'appesantit...

BALTHASAR

Et, comme une vapeur dissoute,
Il semble que fuit mon esprit...

GASPAR

C'est le sommeil qui m'emporte...

MELCHIOR

Et de son poids m'accabla...

BALTHASAR

Dormons !... L'Éden nous escorte...

MELCHIOR

L'oubli...

GASPAR

... de la terre

BALTHASAR

... est là.

(Tous trois dorment profondément.)

SCÈNE IV

AZRIEL ET SATAN *paraissent.*

SATAN, *désignant les trois rois endormis et croisant les bras avec triomphe.*

Eh bien ! ai-je gagné mon défi, Maître ?

AZRIEL, *se voilant la face.*

O honte !

En vain dans le ciel frémissant
Les anges en qui l'effroi monte
Pleuraient sur eux, s'attendrissant.

Ils ont livré leur âme à la chair qui les dompte.

SATAN

Ainsi se perd le paradis !
Ils ont trahi, Maître, à ta vue,
La règle du Seigneur reçue.
Qu'en faut-il faire ?

AZRIEL

Ils sont maudits !
A ton bras je les abandonne.
Et l'Étoile qui, divin but,
Faisait leur force et leur salut,
Je la rapporte à Dieu qui frappe et qui couronne !

(Azriel disparaît.)

SCÈNE V

(La scène change d'aspect. De gros nuages envahissent le ciel, faisant presque les ténèbres. Le vent souffle en tourbillons et courbe violemment les feuillages. Le tonnerre roule, menaçant.)

SATAN *éclate de rire au milieu du lapage.*

Trois rois ! la proie est riche et rare.

Flambe, ma bonne cuve, et bous !

Dans la vaste plaine en courroux

Quel réveil pour eux se prépare !

(Les trois Mages s'éveillent dans l'oasis.)

GASPAR, *regardant autour de lui avec terreur.*

Mes frères ! Qu'est-ce ?... Tout est noir !

BALTHASAR, *de même.*

Chaque branche au vent crie et rompt.

MELCHIOR, *étendant les bras et courbant la tête.*

Voici la foudre, ô désespoir !
Qui cherche notre front !

SATAN, *dans l'ombre.*

Siffle, ouragan ! Éclair, fulgure !

GASPAR, *stupéfait.*

Quel songe avons-nous fait ?

BALTHASAR

D'où sort notre âme obscure ?

MELCHIOR, *d'une voix forte.*

Mes frères ! nous avons péché !

SATAN

Tempête ! embrasse la nature !

GASPAR, *courant éperdu.*

Les chameaux ?

BALTHASAR

Disparus !!

GASPAR

Et l'Astre, lueur sûre,
Le vois-tu là-bas qui s'azure ?

BALTHASAR

Hélas ! tout rayon s'est caché !...

MELCHIOR, *de même.*

Mes frères, nous avons péché !

GASPAR ET BALTHASAR, *affolés.*

Cherchons seuls la route future !

MELCHIOR, *debout, avec autorité.*

Arrêtez, insensés !
L'horreur qui nous opprime
A mes yeux dit assez
Combien fut grand le crime !
Courbez-vous, prosternés !
Frappez votre poitrine !
C'est la fureur divine
Qui vous a condamnés !

GASPAR ET BALTHASAR, *lombant à genoux.*

Ensemble.

Courbons-nous, prosternés !
Frappons notre poitrine !
C'est la fureur divine
Qui nous a condamnés !

MELCHIOR

A la mort désormais
Rien ne peut nous soustraire.

Aux cœurs pleins de forfaits
 Il n'est que la prière.
 Courbons-nous, prosternés !
 Frappons notre poitrine !
 C'est la fureur divine
 Qui nous a condamnés !

MELCHIOR, GASPAS ET BALTHASAR,
ensemble.

Courbons-nous prosternés !
 Frappons notre poitrine !
 C'est la fureur divine
 Qui nous a condamnés !

SATAN

Ils songent maintenant à Dieu : tendresse vaine !
 C'est moi qui les emmène !

MELCHIOR, *debout entre Gaspar et Balthasar, regardant
 vers Bethléem.*

O Jésus, couché dans l'étroit abri,
 Reçois, toi qu'adore encor notre geste,
 Plein de repentir, notre dernier cri :
 « Nous avons péché par l'esprit
 « En négligeant l'avis céleste.

- « Nous avons péché par le cœur
« En cédant au Mal, sous les saules.
« Ce qui pèse sur nos épaules
« Est la punition du Mauvais Serviteur ! »

(En prononçant ces paroles avec humilité, Melchior a touché son front, son cœur, ses deux épaules... traçant sans le savoir, le signe de la croix !! A cette vue, Satan recule pétrifié; un grand souffle balaye les nuages, les murmures, l'oasis... Il ne reste plus dans la plaine que les trois Rois, et Azriel paraît, rayonnant.)

SCÈNE VI

AZRIEL, étendant la main sur la tête des Mages.

Relevez-vous, vous que l'angoisse oppresse,
Un seul geste vous a sauvés !

(Il se tourne vers Melchior.)

Melchior, tour à tour frappant, dans ta détresse,
Ton front, ton cœur, tes bras levés,
Tu fis le signe qui vaincra sans cesse,
Plus fort que la force des rois,
Le premier Signe de la Croix !

(Les trois Rois se sont relevés.)

Allez ! Vous ne pouvez comprendre
Ce que ce signe rédempteur

A de magnifique et de tendre.
Mais voyez ! dans le ciel vainqueur,
Rien que pour l'avoir fait, ce signe,
Quatre nouveaux astres sont nés !

*(Il désigne aux Mages éblouis une constellation de quatre
astres en croix qui vient de surgir au Septentrion.)*

Partez, et suivez cette ligne
Qui mène aux lieux prédestinés:
Et, par sa grâce, pardonnés,
Chantez, chantez la gloire du plus Digne !

*(Les trois Mages, remontés sur leurs chameaux, s'en vont
vers les Étoiles, chantant :)*

HYMNE DES MAGES

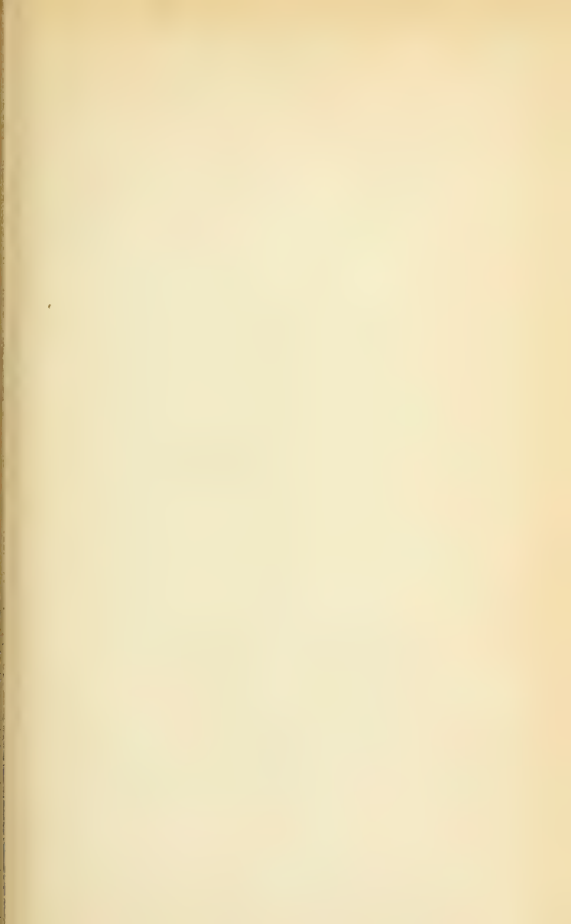
Noël ! Noël !
Jésus, dans la crèche champêtre
Descend du ciel.
Son règne est tel
Qu'on verra Jéhovah paraître
A son appel,
Et qu'éternel
Tu seras, de l'avoir vu naître,
Sol d'Israël !

AZRIEL, *la main levée vers la constellation nouvelle.*

Et toi, divinement dans ces lieux apparue,
Croix du Sud au front souriant,
A jamais, sur ce sol qui dévore et qui tue,
Guide les voyageurs des pays d'Orient!

24-30 juin 1909.

FIN





A la Loire

Avant que la science humaine, en son vertige,
Ait profané ton cours par les vents seuls troublé,
Et peuplé, comme un moule insensé qu'on corrige,
De yachts et de chalands ton flot désensablé.

O ma grande inutile aux lignes toujours neuves,
Écoute un cri d'amour à ton onde apporté,
Car j'ai frémi comme saint Jean, Fleuve des Fleuves,
D'avoir penché mon cœur sur ta virginité !

Ils ne t'ont pas comprise, ô ma Loire accablante,
Ceux-là, qui, sous un ciel à la mollesse enclin,
Ont chanté les vieux ceps mirés dans ton eau lente,
Et parfumé ton lit de l'odeur du Jardin :

Et ceux-là qui, troublés de splendeurs féodales,
Cherchaient l'écho perdu sur tes bords méandreux
Des grands cors s'éveillant dans les forêts royales,
Ne t'avaient pas comprise encor, — non plus que ceux

Qui, te voulant pieuse et portant ta légende,
Évoquent, dans tes bras glissant vers la cité,
Au bruit des chants sacrés, et fleuri de lavande,
Le corps de saint Martin, par deux sols disputé!

Non, car tu n'es pas celle avec qui l'on se mêle !
Que l'homme prie ou tue, il ne t'importe point :
Et pour ressusciter ta figure éternelle
Sur la pente du temps il faut aller plus loin.

Plus loin, jusqu'au chaos ! jusqu'à l'éveil du monde !
Quand, roulant des hauts monts tes anneaux découverts
Et remplissant d'azur ta prunelle profonde,
Tu sortis du limon avec tes îlots verts !

C'est alors, ma farouche et large solitaire,
Que tu connus ta joie et tes buts les meilleurs
En berçant, sur ta coupe offerte à la lumière,
L'univers éclatant et naissant des couleurs !

Des matins et des soirs tu fus la fiancée,
Un ciel illimité jusqu'à ton cœur plongeait,
Et quand, dans la candeur de ces jours sans pensée,
Tendre, tu recueillais l'astre, au déclin déjà,

La présence de Dieu dans l'heureux crépuscule
Faisait rêver longtemps, pris dans l'épais gazon,
Les grands ruminants bruns dont le pied ne circule
Que lorsque la nuit sombre a comblé l'horizon.

Ils sont encore en toi, ces instants magnifiques,
O Loire ! Au vide altier de ton cours hasardeux
La grande fête des soleils préhistoriques
Traîne encor des rayons purs à vêtir des dieux !

Tu le défends jalousement, ton culte rare !
Ayant, pour protéger le décor du passé,
Ton sable doux et fort où le vaisseau s'égare,
Et ta crue, exilant l'homme, maître évincé.

Mais quelque jour, ô vierge, ô servante idéale,
La digue et le barrage en leur combat vaincront,
Et tu seras alors pareille à la vestale
Qui voit tomber la flamme, et qui cache son front !

Ta pente roulera le flot noir des usines,
Les labours sur tes bords s'étendront, mornes chœurs,
Et tandis que les vins, les chairs et les farines
S'en iront vers les ports au bruit des remorqueurs,

Nul ne saura, route banale au long tapage,
Quel grand mirage avait, dans ton silence, erré,
Et que la Beauté, face auguste qu'on ravage,
Pleure, après dix mille ans, sur ton miroir sacré !

Août 1909.

TABLE

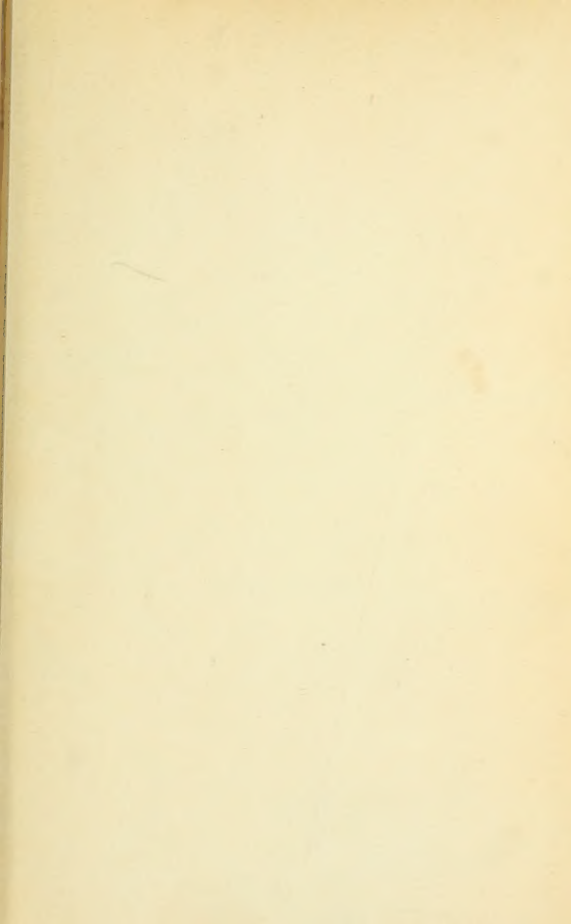
AVERTISSEMENT	5
<i>A Christian.</i>	9
La Chimère	13
Complicité.	15
Tombales	19
L'Insecte-feuille	21
Les Mandarines	23
Le Dernier Aigle	27
L'Aventure de Phéa	41
Le Manchon de Musette	43
Aux Marronniers du Luxembourg	47
Effet de Crépuscule	53
Panthères	55
I. Le Palais	57
II. Le Désert	60
III. Royauté.	63
IV. Celui qui revient	64
V. Sémiramis rêveuse.	68

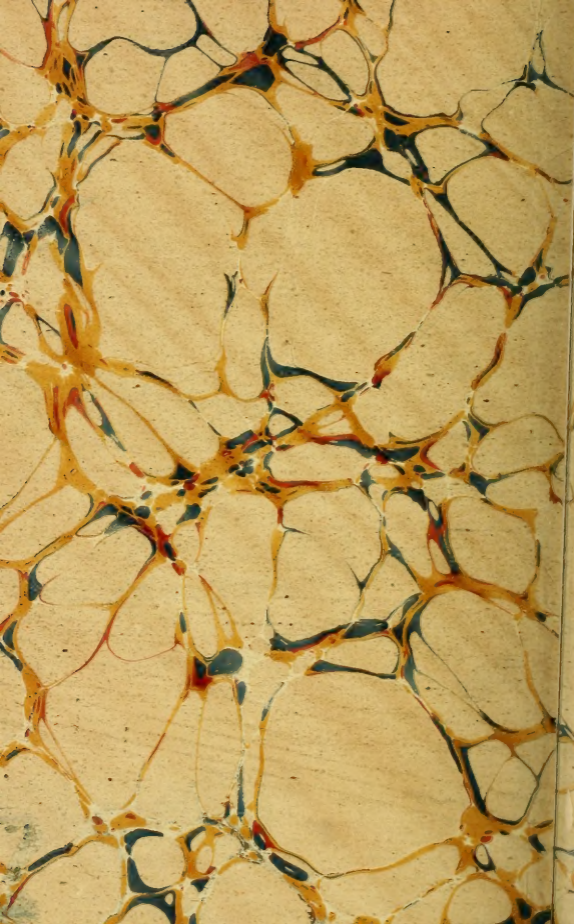
VI. Le vaincu	71
VII. L'Afrique et l'Asie	75
VIII. La dernière victoire	79
IX. Le soleil se couche.	83
X. Ut fata trahunt	84
Légende.	87
Chanson Barbare	89
Les Hippocampes	91
Cœur-de-neige , comédie en 1 acte.	95
<i>Sonnet-dédicace</i>	97
Sur le château d'Amboise	115
Le retour des rois mages , légende lyrique en 1 acte	155
A la Loire	187



~~~~~  
TOUS. — IMP. F. ARBAULT ET C<sup>ie</sup>.  
~~~~~







PQ
2607
A57M3

Darget, France
Les matinales

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 26 04 05 014 1